II^me Année — N° 66 Avril 1925

# FORTVNIO

## Les Cahiers du Sud



SOMMAIRE

### L'Enquète des Cahiers du Sud





**NOTRE ENQUÊTE :** Réponses de *MM. Edouard Estaunié, Victor Marguerite, Gus-Bofa, Fernand Divoire, Emile Ripert, Robert Lestrange, Fran Rouweyre, Paul Gavarry, Henry Malot.*

BUREAUX :
10, Quai du Canal, MARSEILLE — 30, Avenue d'Eylau, PARIS

Nº 66. — 11me Année. Avril 1925.

FORTVNIO

# *La Tradition dans le Roman provincial* [1]

En même temps que l'individualisme le roman provincial relève un second trait national, qui en semble le contre-pied, et c'est le *sens traditionnel*, un culte du passé qui se traduit au-dehors par ce qu'on pourrait appeler la *prudhomie* bourgeoise et le *misoneisme* systématique.

Il n'est même pas téméraire d'affirmer que si l'on voulait résumer le thème de toutes les intrigues qui alimentent le roman français on le ferait très exactement en affirmant que c'est le conflit entre ce sens traditionnel et l'individualisme.

Qu'est-ce au juste que cette tradition toujours dressée en regard de l'amour force et de l'être libre ?

---

(1) Extrait inédit d'une conférence sur *La Province dans le roman français* faite le 7 mars au Gymnase de Marseille.

Nous citerons aussi une pensée absolument inédite du maître dont s'enrichit une page dédicacée.

*Sans la mort qui nous guette, de la vie nous ne possèderions qu'une apparence vaine : l'immortalité des choses ne vaut pas une seconde de la vie d'un être qui se sent disparaître.*

C'est tantôt la parenté qui l'incarne, tantôt une entreprise héritée d'elle, tantôt et plus simplement une maison où s'écoula l'enfance.

C'est encore elle qui règle s'il y a ou non scandale, qui dresse la petite ville contre les nouveaux venus, et la Préfecture contre Paris, elle toujours qui dans le pays le plus assoiffé d'égalité qui soit, confine pourtant chaque individu dans une caste, creuse — il s'agit toujours du roman — d'infranchissables barrières entre ouvriers, négociants, noblesse et bourgeoisie.

Madame Bovary meurt bien plus du scandale provoqué par la saisie de ses meubles que de la crainte d'avouer ses fautes à son mari.

Vous avez reconnu au passage le marquis de Villemer et M^lle^ de la Seiglière, héros de la séparation des castes. Mais Boule de Suif en marque aussi l'un des moments ironiques et Lucien de Rubempré son début.

Je défie d'analyser l'un quelconque de nos romans provinciaux sans y trouver la tradition sous une forme ou une autre, en lutte avec l'individu. Et par exemple j'en prends un presque au hasard et parce qu'il est charmant.

M^me^ Félicie Planté n'est point veuve bien qu'elle gère tout dans le ménage, y compris la fortune. Cette fortune, bien entendu, est en propriétés de famille, propriétés qu'on ne cesse d'arrondir.

M^me^ Félicie Planté est active, décidée, point avare, mais serrée. Elle dira ainsi : « La *famille*, ils s'imaginent avoir tout dit dès qu'ils ont eu de ce mot plein la bouche. Mais quand la fortune a sombré, qu'est-ce qu'elle devient, la *famille* ? Très joli d'être tous réunis à la même table et de s'y frotter les coudes les uns contre les autres, mais à la condition qu'il y ait quelqu'un qui paie de dîner ! »

Et elle le paie, mais seulement de temps à autre aux jours convenables, enterrements ou mariages précisément parce que c'est *de tradition.*

Autour de Félicie, un beau-frère Casimir, éternel panier percé, toujours en mal d'affaires destinées à sombrer ; un neveu Philibert, âme d'artiste pour qui l'argent n'a point de valeur, des tantes sans le sou, et une belle-sœur encore qui se ruine à vouloir faire figure.

Un beau jour choît un héritage imprévu sur le beau-frère Casimir et le neveu Philibert.

Admirable occasion pour Casimir de spéculer à nouveau. Depuis longtemps Félicie rêvait d'acheter un moulin du voisinage, et, fourmi prudente, attendait pour le faire d'avoir réuni les économies suffisantes : Casimir l'acquiert pour lui-même, n'en pouvant payer que le quart comptant pour le reste sur les emprunts, au total indifférent à la blessure atroce infligée aux Planté.

Cependant survient la débâcle inévitable. Ruine de Casimir et de Philibert, ce qui serait peu, mais menace de scandale pour la famille.

Aussitôt, dans l'âme de Félicie, commence un débat dont l'issue n'est point douteuse puisque nous sommes en France, débat qui sera tout le livre et que vous avez déjà deviné. Ce sont d'un côté des rancœurs accumulées, un amour passionné pour l'intégrité du bien et de l'autre le culte traditionnel de la famille. Une à une. M^me^ Planté recueillera donc toutes les épaves que la catastrophe financière due à Casimir a faites successivement. « Qu'est-ce qu'elle devient la famille quand la fortune a sombré avait dit M^me^ Planté ? » On la recueille, on en meurt, et encore en mourant on dit à l'héritier mineur soigneusement choisi tel parce que lui, du moins, ne pourra toucher à l'héritage : « Ton père, ta grand'mère, tes oncles, tes tantes, c'est très bien, mais regarde cette terre-là c'est elle qui les fera vivre tous. »

Une femme gérant son bien sans souci des autres et en dehors des siens : *individualisme*, horreur du scandale familial, — *tradition*, conflit des deux, et voilà la *Becquée* de René Boylesve.

Est-ce exact ? Le sens traditionnel pénètre-t-il la vie française autant que nous le montrent les romanciers ?

J'en suis persuadé. J'irai même jusqu'à prétendre qu'il n'y a pas eu grossissement. Ce sens est vraiment d'une des forces maîtresses de chez nous, plus actif encore peut-être quand la France fait de l'histoire, que lorsqu'elle fait du roman. Et justement le dernier trait qui achèvera le portrait tel que l'on conçu nos romanciers provinciaux en relève d'une manière indirecte.

Ce trait est la moralité foncière à base rationaliste. Toute la France, dans le roman provincial semble faite d'un sédiment voltairien déposé sur un fond religieux. De là, dans les œuvres dont nous parlons, un mélange singulier d'audace et de timidité en matière de morale, d'ironie et de respect en matière religieuse, un libertinage contenu par le culte aveugle de l'honneur, un mépris de la légalité que compense la considération pour ses représentants.

En aucun pays, on n'a plus écrit sur les droits de la passion. En aucun non plus, je crois on ne s'est montré plus sévère pour elle. De même, dans aucune littérature semble-t-il, la religion ne fut traitée avec plus de désinvolture et même de rudesse ; cependant un peu partout, elle sourd à travers les œuvres, et dès qu'elle s'y montre à visage découvert, on la traite comme un bien ancestral, auquel est encore dû la tendresse. Elle aussi fait partie du bagage traditionnel.

A quoi bon de nouveau des exemples ? Tout Balzac les illustre... Avez-vous goûté l'affreux désenchantement des dénouements de Maupassant ? Quoi de plus

cruel que la fin de Madame Bovary? Anna Karénine en fait autant, oui, mais elle le faisait poussée par le croyant farouche qu'était Tolstoï.

Par contre, évoquez je vous prie, Homais et le curé Bournisien au chevet de l'agonisante : S'ils se disputent avec une âpreté grossière, quel involontaire respect mutuel sous leurs propos. A une autre extrémité, rappelez-vous encore M. Bergeret conversant avec l'abbé Lantaigne. Cette fois l'entretien s'alimente de l'ironie la plus fine ; mais quelle convenance et encore quel respect instructif de la libre pensée pour le sens religieux, de la religion pour les jeux de la raison raisonnante ?

Edouard ESTAUNIÉ.



# *L'enquête des Cahiers du Sud*

Nous l'avions prévu. Notre questionnaire a suscité les réponses les plus nombreuses et les plus variées de ton, d'interprétation, de tendances. D'une manière générale, les correspondants qui ont bien voulu honorer les *Cahiers du Sud* de leur précieuse opinion penchent pour une collaboration de l'artiste, de l'écrivain à la politique conçue elle-même à la façon d'un art, l'art de vivre en société. Le *distinguo* est judicieux et plein d'atticisme. Mais laissons tout d'abord la parole à ceux dont l'attention flatteuse à bien voulu suivre notre effort.

## M. EDOUARD ESTAUNIE,

de l'Académie Française

*Mon cher Confrère,*

*Hélas ! j'ai pris pour règle constante de ne point participer aux enquêtes; il me faudrait avoir trop d'opinions arrêtées sur toutes choses et il est si difficile d'en avoir une sur un seul point, fut-il minime, dont on ne soit pas exposé à juger le lendemain qu'elle était absurde.*

*Il me semble pourtant que si je répondais à la vôtre, je ne pourrais m'empêcher de remarquer que l'artiste — quelle que soit l'épaisseur de la tour d'ivoire où il imagine s'enfermer — fait bon gré malgré partie d'un corps social, et participant à ses maladies est bien obligé d'en surveiller la santé. Il n'est pas nécessaire pour cela de devenir sénateur ou député : mais il l'est de voter en bon citoyen et même s'il est nécessaire, de fournir un peu de clarté aux électeurs conscients de son voisinage.*

*Tout à vous.*

# M. EMILE RIPERT

*Peut-être faudrait-il d'abord s'entendre sur le mot de* politique. *Si on le prend dans son beau et large sens hellénique de « πολιτικα », l'organisation de la Cité, de l'Etat, l'art de vivre en société, alors comment l'artiste, éducateur des hommes, Orphée, dompteur des bêtes, resterait-il indifférent à la* politique ? *Il ne le saurait, même à son insu; car sa pensée et son art influencent autour de lui les esprits, qui, plus ou moins, se mêlent ensuite aux affaires de l'Etat...*

*Mais si par politique vous entendez l'action directe, et souvent violente, de l'électeur ou de l'élu, la réunion publique, l'affiche de la dernière heure, le mastroquet et parfois la matraque, alors la conclusion est pénible entre l'artiste et la politique. Et regardant cette politique-là n'est-elle pas l'aboutissement ou tout au moins le moyen de l'autre, de la politique philosophique définie plus haut: Et comme dit un sage proverbe :* Qui veut la fin...

*Sur un tel sujet on peut épiloguer longtemps, mettre en ligne d'une part, comme vous le faites, les Flaubert, les Vigny, auquel on peut ajouter Lecomte de Lisle, Th. de Banville, Baudelaire, Heredia, Gautier, H. de Régnier, Ed. Rostand, et tant d'autres poètes qui se sont tenus à l'écart de toute action sociale, et d'autre part, V. Hugo, Lamartine, M. Barrès, A. France, ou même la comtesse de Noailles, muse inspirée et paradoxale de la République sociale, célèbrent la gloire de Jaurès.*

*Pour moi, tandis que je vous réponds, je songe à la noble Antigone devant Créon, et qui lui dit :*

*« Je suis née pour m'associer à l'amour, et non pas à la haine ». Elle s'est dressée contre l'édit du tyran, mais pour ensevelir son frère : elle s'est jetée au-devant d'une loi injuste au nom de l'éternelle conscience et d'une charité fraternelle.*

*Telle doit être l'attitude de l'artiste : vivre à l'écart des petites luttes quotidiennes où sans profit et sans dignité s'use la volonté et réserver son action, qui en aura plus de poids, pour le jour où seront outragées, par les tyrans ou la populace, les saintes lois de l'Intelligence, de la Beauté ou de la Conscience. Comme le père de famille n'intervient dans les querelles des enfants qu'au moment où elles risqueraient de devenir dangereuses ou pénibles, l'artiste peut regarder les citoyens discuter sur l'assiette de l'impôt ou sur l'assiette au beurre, et n'engager son autorité qu'au moment où elle devient nécessaire. Un chasseur de lions ne tire pas sur des moineaux ni même sur des singes.*

## M. VICTOR MARGUERITTE

*Pas plus pour les individus que pour les peuples, le splendide isolement n'est aujourd'hui possible.*

*L'artiste qui se confine dans la Tour d'Ivoire prononce lui-même sa condamnation : la mort avec phrases.*

*L'art n'est fécond que si, inspiré directement par la vie, il tente d'insuffler en retour à celle-ci le feu sacré.*

*Il faut être matériellement de son temps, ne fut-ce que pour pouvoir, en s'élevant moralement au-dessus de lui, tenter d'orienter vers une Energie bienfaisante, le chaos des Forces confuses.*

*L'action, pour moi, peut être, doit être la sœur du rêve.*

## M. GUS BOFA

*Cher Monsieur,*

*En principe, non — le métier de l'artiste ne me paraît pas incompatible avec le goût pour la politique — ou pour tout autre sport violent. Bien comprise, elle peut*

*même devenir un délassement utile à un état trop sédentaire, je crois pourtant qu'il vaut mieux choisir entre les deux métiers assez absorbants, ne fût-ce que pour le réserver le* droit *à la* paresse, *le premier des droits de l'homme et de l'artiste.*

## M. FERNAND DIVOIRE

*Mon cher Confrère,*

*S'il est possible à l'artiste de se tenir en dehors de toute politique ? Vous n'avez qu'à vous demander s'il est possible à l'art de vivre en dehors de la politique. La réponse est, évidemment, oui.*

*Que l'artiste agisse à sa guise* comme homme. *L'art est autre chose.*

*Bien confraternellement à vous.*

## M. ROBERT LESTRANGE

Homme de Lettres

*Mon cher Confrère,*

*La réponse à votre enquête me semble prévue par le fameux vers de Térence : « Homo sum : humani nihil a me alienum puto. »*

*En dépit de la répugnance irréductible et du profond mépris que de grands écrivains comme Flaubert, Vigny, Alfred de Musset, Baudelaire et bien d'autres ont montrés pour la politique, il apparaît bien qu'un artiste — à qui aucune branche de l'esprit humain ne doit être étranger — ne doit pas, de parti-pris, s'interdire ce champ immense d'observation que représente la gestion des affaires de l'Etat.*

*Ainsi l'ont compris de grands esprits comme Château-*

*briand et Lamartine. Leur passage aux affaires n'a porté aucune atteinte à la valeur de leurs œuvres. N'est-ce pas le principal ?*

*Veuillez agréer, mon cher Confrère, l'expression de mes sentiments les plus distingués.*

## M. FRAN ROUVEYRE

Artiste peintre

*L'artiste par ses qualités intellectuelles est aussi bien indiqué que le médecin ou l'avocat pour diriger les affaires de l'Etat. Mais l'artiste devant tout sacrifier à son art, ne doit faire de la politique que s'il trouve dans cette passion un élément moral de développement de ses recherches artistiques.*

## M. PAUL GAVARRY

du « Radical »

*Maurras dit : « Politique d'abord. »*

*Daudet dit: « La politique commande la littérature. » (A. F. du 17 mars 1925).*

*Je ne suis pas d' « Action Française »; mais je crois bien que les deux maîtres ont raison.*

*Le splendide isolement n'est qu'une attitude. La tour d'Ivoire est une tour de défense d'y voir. Sans œil, nul art possible. L'œil est directement relié au cerveau.*

*Maintenenant, l'artiste peut toujours siéger au plafond !*

*Mais le plafond a une droite, une gauche, un milieu, une araignée.*

## M. HENRY MALOT

de Théâtra

*Non, l'Artiste ne doit plus, aujourd'hui, ignorer la Politique ! Son méprisant dégoût a favorisé ce chiendent prolifique : les histrions du pouvoir. Sa naïveté a laissé fleurir la superbe mercantile. Son coupable détachement des problèmes économiques et sociologiques a facilité cet état de choses anarchique du présent qui finit par aveugler les plus nigauds.*

*Pour mon compte, au pullulant petit écrivaillon poussif redisant ses émois dans les cinq-à-sept parisiens, j'estime qu'il est grand temps, en vérité, que se substitue le Mâle, qui, du rocher de Guernesey, cinglera du fouet les puissances louches menant le monde à la Boucherie et à la Misère, vengera les Arts bafoués et rendra à ce mot : Politique un sens véritablement noble.*

## M. HERREM

des Cahiers du Sud

*Marseille, le* 15 *Mars* 1925.

*Mon cher Directeur,*

*L'Enquête que fait actuellement* Fortunio *me semble du plus vif attrait. J'en lirai les résultats avec la plus grande attention, car je suis persuadé que tous ceux qui s'intéressent à la vie publique ou aux choses de l'art y apporteront leur témoignage.*

*M'attachant personnellement à ces deux manifestations de l'individu, je me permets de vous apporter mon opinion ainsi que vous y invitez les lecteurs de votre revue.*

*Les artistes doivent-ils faire de la politique ? Si vous*

*entendez par politique la lutte entre divers partis dans un but électoral ou particulier, je réponds : non, en ajoutant que cela ne doit même intéresser quiconque. Mais je ne pense pas qu'André Négis pose ainsi la question et je crois que par Politique il a voulu exprimer l'action de l'artiste dans le domaine social, sa part de responsabilité dans la gestion des affaires de l'Etat.*

*Est-il encore possible à un homme épris de l'Idéal de s'enfermer dans une tour d'Ivoire ? Est-il possible à un artiste de travailler en dehors de toute considération sociale ? Je ne le pense pas.*

*Qu'il le veuille ou non, l'artiste et plus particulièrement l'écrivain dont l'œuvre vaudra sera entré dans la lutte, car il aura été générateur d'énergie et créateur de pensers qui sont toujours le prélude de l'action quelle qu'elle soit. Au reste, il est assez piquant de lire, dans le numéro même où vous amorcez votre enquête, au sujet d'un livre d'Albert Lopez, une phrase de La Bruyère qui a toute la valeur d'une réponse.*

*« Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage...... » Le courage n'est utile qu'aux hommes d'action et si La Bruyère pense qu'un livre a développé chez le lecteur un sentiment noble et courageux c'est avec l'espoir que ce courage servira à quelque chose.*

*Quand à savoir si l'artiste doit lui-même prendre part directement à la lutte c'est affaire de tempérament personnel et cela n'a, à mon sens aucune importance. Bonaparte, au pont d'Arcole, marchait en tête de ses troupes mais ça n'est pas pour ça qu'il remporta la victoire. Napoléon n'eut pas besoin de faire le coup de feu pour gagner la bataille d'Austerlitz.*

*Je suis persuadé que toute action, toute politique si*

*vous voulez a été préparée par des écrivains ou des artistes. L'artiste n'est pas celui qui suit son temps, c'est celui qui le précède et qui le guide. Je crois qu'une œuvre d'Art quelconque doit être aussi dynamique que le discours le plus enflammé du tribun le plus éloquent. Au contraire, la politique suit le courant des idées, s'y adapte ; mais ces idées qui les crée sinon l'Artiste ? Ne croyez-vous pas que notre art actuel si intensément rythmique prépare les gestes d'une génération ? Nierez-vous l'influence du romantisme sur les destinées du XIX^e^ siècle ? Y a-t-il une différence entre les actes politiques des Hugo, des Delacroix, des Barrès, des Lemaître et autres artistes politiciens et leurs convictions artistiques ?*

*André Négis nous parle justement de Beyle et de son horreur de toute politique. Le choix est amusant au moment ou Stendhal se trouve revendiqué par un parti uniquement politique et d'action... Française précisément à cause de l'énergie individuelle qu'exhate son œuvre.*

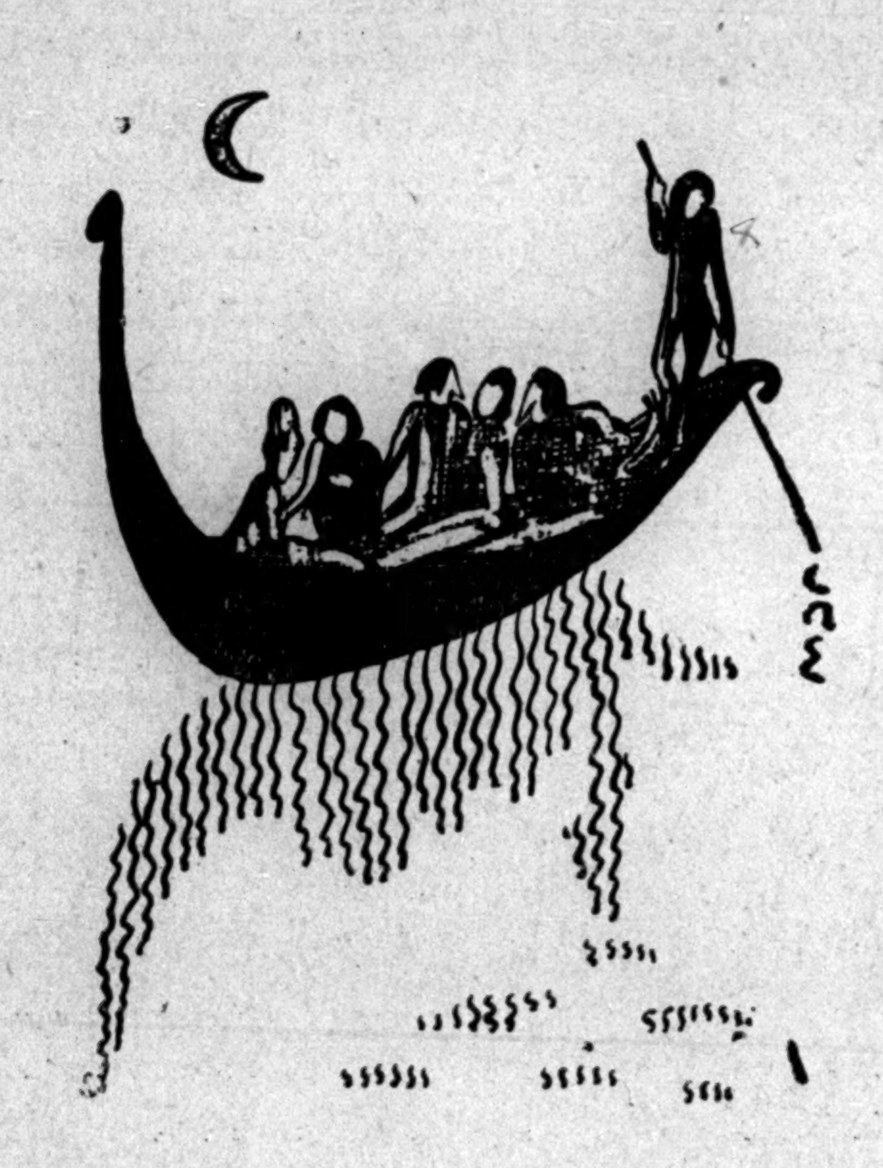
*Si l'artiste « s'expose aux avanies de la bataille politique dont on ne sort jamais sans meurtrissure » il aura le droit d'être fier des blessures reçues pendant un loyal combat. La fin de sa convalescence marquera la maturité de son œuvre la plus profonde.*

*Mais s'il croit pouvoir se désintéresser des affaires de son pays, il s'illusionne étrangement. A son insu, son œuvre aura préparé la route « aura ouvert la voie à ceux qui n'ont jamais appris à penser » et c'est elle encore qui guidera la foule vers le but qu'il aura indiqué. Bizarre raisonnement en vérité dans la bouche de ceux qui n'ignorent pas que les véritables auteurs de la Révolution Française ne se trouvaient ni à la prise de la Bastille ni devant les Tuileries.*

*M'en tenant aux termes même de votre enquête je réponds : oui, l'artiste se doit comme tout individu et plus*

que tout individu *à l'action sociale la plus précise, mais s'il lui convient de faire de la politique active, de la politique militante je désirerais qu'il siégeât à la place que Lamartine déclara vouloir occuper à la Chambre des députés : Au plafond !*

*Croyez mon cher Directeur ,à l'assurance de ma bien vive sympathie.*



# *Le Théâtre expressionniste*

Bien qu'il ait très fortement marqué de son influence les arts plastiques et la littérature, c'est dans le théâtre surtout qu'il convient de rechercher les manifestations les plus caractéristiques de l'expressionisme. Il est impossible de définir ce mot d'une façon précise. L'expressionisme représente, en effet, une nouvelle sensibilité, une nouvelle forme d'expression, une attitude nouvelle de l'homme en face des problèmes de l'âme et de la vie. Ses aspects sont si divers et si complexes qu'on ne peut les faire entrer tous dans les termes d'une définition. Le meilleur moyen de comprendre le sens de ce mouvement, c'est de rechercher dans la production intellectuelle d'aujourd'hui quelles sont ses intentions et ses tendances.

Limité par les exigences matérielles de la peinture, retenu par l'allure lente du roman, l'expressionisme a naturellement trouvé dans le raccourci de l'action théâtrale, la brièveté du dialogue et la possibilité de situer des états d'âme dans le décor propre à les suggérer, les moyens les plus nombreux et les plus complets d'exprimer le drame de l'homme.

Si nous cherchons les origines du théâtre expressioniste, nous constatons qu'il doit peu à ses deux grands prédécesseurs Hauptmann et Ibsen. Il pourrait se rattacher, en partie à Strindberg, mais surtout à Wedekind, et si l'on voulait remonter plus haut, on reconnaîtrait chez les romantiques allemands, en particulier chez Kleist, des pressentiments de l'expressionisme. Ses rapports avec le romantisme se bornent en tous cas à ceci : il lui a demandé la leçon de la libération de l'esprit humain, fond et forme. Je ne crois pas, d'ailleurs qu'on doive chercher dans la

littérature les sources véritables de l'expressionisme. Elles sont dans la vie reflétée par des intelligences très cultivées, trop sensibles, peut-être, et trop douloureuses, dans le désaccord entre les aspirations et les réalités, enfin dans le tableau que l'agonie d'une civilisation offre à des intellectuels qui avaient construit en fonction d'elle, toute leur existence. Tableau passionnant et désolant, comme celui de toutes les décadences. L'expressionisme n'aurait jamais réalisé son développement considérable dans l'équilibre et la santé. C'est une fleur immense, aux parfums puissants, mais ses racines profondes sont dans la plus atroce faim du corps et de l'esprit, le doute, l'angoisse, la destruction et la mort.

Examinant les conditions dans lesquelles s'est constitué le drame expressioniste, Ludwig Marcuse, dans un remarquable article du *Neue Merkur* de novembre 1924, note surtout l'influence de « l'atmosphère surchauffée, lourde d'orages, de l'avant guerre, le bouleversement dans la guerre de toutes les formes spirituelles et matérielles, et la continuation de ce bouleversement dans la situation actuelle. » Les générations qui ont vécu durant cette époque effrayante où toutes les valeurs anciennes ont été détruites ne peuvent pas considérer la vie de la même façon que leurs aînés. Ils se sont trouvés dans la situation d'hommes placés subitement au milieu de ruines et obligés de tout reconstruire, eux-mêmes d'abord. Leur scepticisme à l'égard des vieilles institutions n'est plus l'ironie souriante et facile des écrivains d'hier, mais l'interrogation de jeunes gens qui ont vu nier tout ce qu'ils croyaient indiscutable, abattre tout ce qu'ils jugeaient invincible. Le besoin de se créer d'abord des certitudes nouvelles, d'asseoir leur existence spirituelle sur des bases solides et sûres les a conduits à chercher les croyances et les buts nécessaires à la vie. Et presque toutes les pièces du théâtre expressioniste nous présentent cette angoissante recherche.

Afin de surmonter le scepticisme qui n'est pas un état viable, l'homme tente de se raccrocher à une éthique religieuse ou sociale qu'il doit construire de ses mains avec les débris qui l'en-

tourent. De là le caractère métaphysique du drame expressioniste. Dans l'occultisme, dans les secrets des religions orientales, il recherche tout ce qui pourra l'éclairer sur le monde et sur lui-même.

Une soif mystique du divin, du surhumain, le pousse, non le surhumain de Nietzsche où « l'homme est quelque chose qui doit être surmonté » : eux le veulent réalisé. Cette réalisation de l'homme devient la gestation d'un formidable avenir, rendu problématique par le tragique de l'inconnu que les héros de ce drame sentent autour d'eux, en eux. Une obscurité riche de lueurs pressenties les entoure. Le trouble qui les enveloppe, ils devront le pénétrer jusqu'au fond ; ils iront chercher la solution jusque dans les régions les plus obscures de l'âme, et à l'horreur de ces ténèbres se joint l'amour de ce qu'elles contiennent de possibilités. Chacun de ces drames apporte donc des problèmes et non des solutions et c'est avec raison que Ludwig Marcuse y voit plus de « questions devant l'infini » que de « formulations de l'infini ».

Il n'est rien de plus attachant et de plus terrible en même temps que cette interrogation formidable créée par la détresse humaine. Les héros du drame expressioniste ignorent l'apaisante joie de croire. Fritz von Unruh fait dire à l'un d'eux : « Ah ! comme j'envie tous les pieux... » Thamal, le héros de « Spiegelmensch » de Franz Werfel veut dégager son moi des personnalités illusoires, et il cherche, sous tous les aspects de la vie, dans toutes les métaphysiques une vérité qui le fuit. Le problème de la personnalité qui nous inquiète chez Pirandello nous épouvante chez les dramaturges allemands modernes. Leurs héros sont des hommes perdus pour qui tous les liens traditionnels ne sont rompus, Les rapports familiers, nationaux, sociaux, ne peuvent que se créer de nouveaux conflits, allumer des antagonismes, susciter des luttes. L'homme seul est un moi solitaire qui souffre de sa solitude, et, pourtant, ne peut plus accepter les rapports anciens, ayant reconnu leur inexistence ou leur fausseté. Mais à mesure qu'autour de lui se brisent des liens, l'homme en découvre de

nouveaux, non plus fictifs et conventionnels, ceux-là. L'homme isolé reconnaît sa parenté avec le Cosmos, avec l'infini. Ils perçoit l'interpénétration des êtres qui ne sont pas séparés en réalité, mais rattachés par des forces ignorées, toutes puissantes Sans qu'il y ait contradiction, le drame expressioniste qui s'affirmait comme une « monumentale manifestation du Moi » selon le mot de L. Marcuse, arrive ainsi à nier presque ce même Moi. Il aboutit en fait à un subjectivisme passionné, l'homme ne connaissant que son Moi, mais sachant aussi que celui-ci est le lieu de rencontre de toutes les forces du monde, le siège de toutes les conquêtes et de toutes les invasions, le champ de tous les combats. C'est le seul point par lequel nous puissions atteindre à la connaissance de l'univers, puisque il est le lieu où le monde afflue et se rejoint. La raison et la logique ne serviront de rien dans cette exploration du moi et du monde, seules les forces d'intuition et d'amour pourront l'éclairer. C'est en ce sens que Kornfeld écrit : « Tout est mensonge, tout est erreur, seul le cœur ouvert montre la vérité. » L'objet principal de ces drames ce sera donc la recherche de l'homme, dépouillé de ses déguisements sociaux et psychologiques, l'homme réel, abstraction faite des contingences de temps et de lieu. Ces deux éléments comptent peu dans le théâtre expressioniste. Le pays et l'époque où se situent certaines pièces restent souvent imprécis, l'essence du drame n'ayant que faire de ces deux dimensions. Leurs auteurs portent peu d'intérêt aux personnages historiques, en tant qu'historiques. Ceux-ci deviennent simplement des figures, des signes, des entités, dépouillés de leur atmosphère habituelle et de leur couleur locale. Ainsi, l'aventure si souvent écrite de Sand et de Musset a permis à Georg Kaiser d'écrire une de ses pièces les plus profondes « La Fuite à Venise ». Par le choix même qu'il fait d'un personnage déjà stylisé presque par l'histoire, l'auteur nous invite à descendre plus bas dans l'humanité de cet être, à découvrir d'autres réalités sous le visage qui l'a immortalisé. D'ailleurs, peut-il ne pas être indifférent vis-à-vis des héros de l'histoire ou de la légende, celui qui

a reconnu que le drame porté secrètement en chacun de nous, égale en intensité tragique les plus dramatiques destins. L'événement le plus insigifiant suffira peut-être un jour à libérer ce drame ignoré. Les personnages de Georg Kaiser sont souvent des êtres extrêmement simples, saisis tout à coup dans un formidable remous, surgi des profondeurs d'eux-mêmes, qui les précipitera vers une destinée inconnue. Le caissier de « Du Matin à Minuit » qui épuise en un jour toutes ses possibilités vitales, le prêteur sur gages de « Nebeneinander » arraché à son comptoir par une mission illusoire et lancé vers sa mort, démontrent que les exstences les plus paisibles et les plus ordonnées peuvent se transformer subitement en tragédies, par l'irruption de causes insoupçonnées, d'un appel venu d'ou ne sait où. En libérant toutes les forces de son être, l'homme partira à la recherche de la rédemption. Il ira vers la lumière ou le chaos. Au-delà des mensonges de l'existence ordinaire, il marchera vers la vérité. Il se « réalisera ».

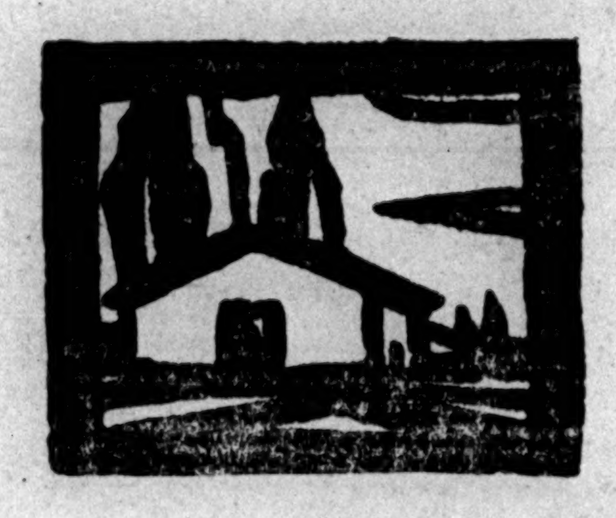
« La vie, ce sont des montagnes russes » disait Wedekind, naguère, dans « Le Marquis de Keith », et Kaiser écrit aujourd'hui dans « Gas » : « Nous vivons en toutes choses d'explosion en explosion ». Deux époques, deux sociétés, deux mentalités. Le style qui suffisait à l'auteur de « Erdgeist » pour évoquer les périlleuses glissades de l'existence, ne convient plus aux « explosions » du théâtre actuel. Aux passions excessives, aux tourbillons effrénés, aux à-coups du drame expressioniste devait se conformer une langue merveilleusement souple et incomparablement riche. Il est difficile de décrire les états d'âme de ces héros, complexes, obscurs, violemment déchirés. « Comment pourrais-je dire avec des mots ce qui a aveuglé mes yeux » écrit Ernst Barlach. La sensibilité expressioniste devra donc créer son style. Elle débarrasse la phrase de tout ce qui l'alourdit. Le mot s'isole pour prendre plus de force et de signification. Il évoque parfois l'efficace obscurité des formules magiques. Parfois, comme un rayon étroit et puissant il éclaire un coin d'âme. Parfois il éclate

comme une étincelle électrique dans un composé chimique qu'elle métamorphose ou qu'elle détruit. Le théâtre expressioniste ignore la description si ce n'est sous la forme d'une courte image, et son éloquence réside plutôt dans le conflit des sensations trop vives et des mots impuissants à les traduire, que dans les mots eux-mêmes. Quand les poètes cèdent à un mouvement oratoire, c'est un torrent lourd de mille idées exprimées ou suggérées, de mille sentiments trop violents pour pouvoir se contenir. D'ordinaire l'écriture est brève, elliptique, d'un laconisme parfois télégraphique, les mots se suivant en éclatements rapides et éblouissants. Dans « Menschen » d'Hasenclever, par exemple, il y a des répliques qui n'ont souvent qu'un seul mot, parfois qu'une seule syllabe, mais essentielles, et plus significatives que de longues phrases. Une succession précipitée d'irruptions et d'effondrements, de paroles lancées vibrantes comme des flèches ou tombant comme des masses, et déchirant des voiles, perçant des poitrines, trouant d'une flamme les chambres les plus obscures de la conscience. L'auteur ne s'embarrasse point de périphrases, ni d'ordre grammatical. L'idée qui peut enfermer toute sa force dans un seul mot, se dilue, se détruit dans plusieurs. Les mots composés qui sont une des richesses de la langue allemande permettent ces raccourcis, et le dramaturge n'hésite pas à en composer de nouveaux qui auront toute la valeur d'une longue phrase, sans, comme elle, peser sur l'action, ralentir le dialogue, diminuer la puissance expressive du trait.

Les caractères, si brièvement indiqués, sont ceux qui appartiennent à l'ensemble du théâtre expressioniste. Il serait intéressant maintenant d'examiner ceux qui différencient les auteurs. Ces développements ne rentreraient pas, malheureusement, dans le cadre de cet article qui, sous son titre, a voulu esquisser seulement les généralités du drame allemand moderne. J'aurais aimé, aussi, parler plus longuement des auteurs et joindre à ceux déjà cités les noms de Musil, Gœring, Berthold Brecht, H. H. Jahn, Essig, Sorge, Kokoschka, Ernst Weiss, Toller, Bronnen, Brust, qui sont les plus représentatifs des tendances expressionistes.

Il est regrettable que leurs pièces dont certaines sont d'admirables chefs-d'œuvre et qui présentent toutes le prodigieux intérêts d'exprimer les désirs et les inquiétudes d'une époque et de faire jouer le drame humain sous ses aspects les plus fantastiques et les plus profonds, soient encore si peu connues en France. Si je ne me trompe, il n'y a encore que « Le Feu à l'Opéra » de Georg Kaiser qui ait trouvé accueil sur une scène française, celle de l'Œuvre toujours ouverte aux écrivains de talent. Nous devons cette représentaion à l'audace, au désintéressement et à l'intelligence de Lugné Poe qui le premier a introduit à Paris des œuvres unanimement admirées aujourd'hui, et qui, avec une inlassable générosité, mettant son grand talent au service du vrai, du beau théâtre, impose à l'indifférence du public les chefs-d'œuvre inconnus chez nous. Souhaitons qu'il lui soit possible de nous montrer bientôt les pièces expressionistes qu'il connaît et qu'il aime, et, son exemple étant suivi, nous verrons enfin donner la place qui convient à cette producion dramatique passionnante par tout ce qu'elle contient d'actuel et d'humain.

Marcel BRION.



# *Poèmes*

---

*Je sens que mes efforts sont vains et que jamais*
*Je n'exprimerai bien mon cœur ni ma pensée*
*Que même si les mots qu'il faut, je les disais*
*Ils ne toucheraient pas l'humanité lassée ;*

*Tout est déjà si vieux dans le monde des âmes !*
*Qu'importent les chemins, on sait les carrefours*
*Les acteurs ont changé : ce sont les mêmes drames*
*Et la foule impassible est la même à son tour.*

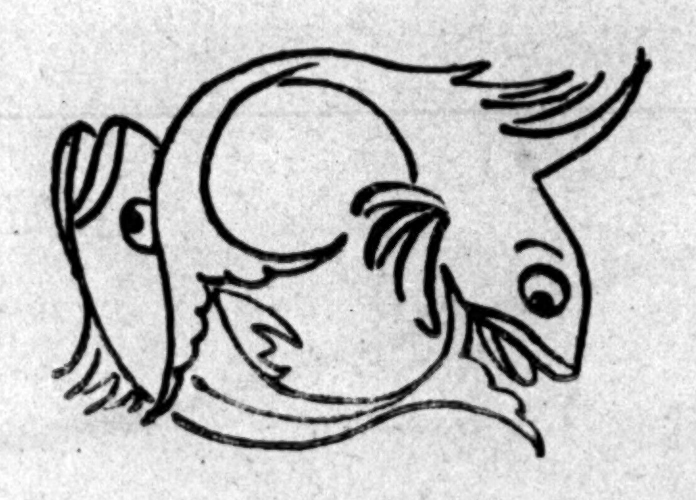
*Pourtant d'autres viendront qui seront écoutés*
*Et défieront les morts de leur œuvre immortelle*
*Moi, rien ne restera de mon rêve avorté*
*Faute du cri nouveau dans la forme nouvelle.*

*La lampe, la maison étroite, le silence*
*Accueillent mon passé qui parle d'Idéal*
*Avec les tendres mots usés de notre enfance*
*Où tout était précis : Le Beau, le Bien, le Mal.*

*O soir de nostalgie et de douceur que j'aime*
*J'ai peur de te laisser dissoudre en cette nuit,*
*Je voudrais prolonger le meilleur de toi-même*
*Et me retrouver bon, demain comme aujourd'hui !*

*Mais j'aurai le regret de mes élans sincères*
*Et ces instants trop purs, alors, m'évoqueront*
*De fades almanachs aux murs des cabanons*
*Ou des fleurs de papier sous des globes de verre.*

Marcel GRAS.



# FARDS POUR NOTRE JEUNESSE

## I

*Comme aux estampes japonaises*
*La lune est sur le port,*
*Et l'heure est une goutte d'or*
*Dans les boissons anglaises.*

*Des courtisanes impubères*
*Aux bras des matelots*
*Et des couples dans un halo*
*Fragile de lumière.*

*Le rouge à des lèvres lointaines*
*Est plus pâle, ce soir.*
*L'amour est mort. Il se fait tard*
*Et l'aube est incertaine....*

## II

*Aux plus secrets replis de la chair animale,*
*Je bois l'obscur désir des hommes pour la mer,*
*Alcool estampillé par un Croix Australe*
*Dont le punch se consume avec des reflets verts.*

*J'entends les cris d'oiseaux tisser les longitudes*
*Et les typhons cuivrés sur les coraux en fleur,*
*Sur les môles brumeux blessés de formes rudes*
*Le cœur brûlant du monde est près de notre cœur.*

*Acre tabac marin, mahonnes et tartanes,*
*Le quai de Rive Neuve est dans un brouillard blanc*
*Et l'appel des cargos sur la mer Océane*
*Est un pétale mort de la Rose des Vents.*

## III

*O vent qui pleures dans les myrtes,*
*Poète comme l'Amour,*
*Va, les princesses de toujours*
*Sont malades ou mortes,*

*Et moi, je cherche dans des livres*
*Vides comme l'hiver*
*Les glycines du printemps clair*
*Et la douceur des lèvres.*

## IV

*Des guitares de Séville*
*D'un bistro prennent l'essor :*
*L'heure blanche sur la ville*
*Aux sirènes du Vieux Port.*
*On entend claquer des portes*
*Et tout a le goût marin...*
*Mais où sont les roses mortes*
*Aux collines du matin ?*

*Dans la rue où je frissonne,*
*J'ai goûté, les yeux lassés,*
*Un tabac couleur d'Automne*
*Plus suave qu'un péché.*

Léon-Gabriel GROS.

# *Défense de l'Occident*

---

Ce ne serait pas le moins appréciable effet de ces « déclamations sur la Défense de l'Occident » (1) que d'engager enfin M. René Guénon à démasquer sa lampe sourde. Car le malentendu dont il s'est plaint cette fois avec plus de mesure, ne vient pas autant de l'étrangeté et de l'intransigeance de ses idées que de son acrimonie. Il apporte jusqu'ici dans un procès considérable où se jouent nos destins intellectuels une âpreté, une véhémence qui heurtent de front nos traditions et nos convictions les plus anciennes. Les plus profondes surtout puisqu'elle dérivent de la formation même de l'esprit. Les différences de culture rendent les hommes étrangers. Leur premier effort pour s'entendre devrait-être de pénétrer avec soin dans leur humanité secrète respective, de se communiquer d'abord leur vocabulaire et leur syntaxe. Je ne comprends pas tel nègre ou tel lapon qui m'injurie : je saisis seulement d'après le ton de sa voix l'étendue de son antipathie. Je m'efforcerai peut-être de la réduire si j'apprends tout d'abord le sens des mots dont il se sert pour m'accabler.

Pourquoi M. Guénon nous fait-il attendre aussi longtemps son glossaire, son traité ses doctrines traditionnelles de l'Inde qui illumineraient notre entendement ? Qu'il nous donne les pièces du procès. Le plus grand grief que nous ayons le droit de leur faire — le reste pouvant être qualifié de « jeux d'esprit » ou chicanes de rhéteurs — c'est qu'il abuse trop longtemps de notre patience, qu'il énerve notre curiosité; c'est qu'après son « Introduction

---

(1) Voir le n° 1 du Radeau (13, Rue Grange-Batelière, Paris) Orient et Occident par M. René Guénon.

générale » pleine de mystères il ait cru devoir planter là le défrichement de nos esprits pour partir en guerre. Aussitôt le pamphlet a remplacé l'étude austère, le réquisitoire a écourté l'instruction. Et par son accent même, l'œuvre est irritante, irritante et injuste à la fois. Nous ne reviendrons pas sur notre critique (1), nous ne reprendrons pas un à un les excès où s'est porté l'humaniste hindou ni sa vision faussée de nos horizons intellectuels en Occident ; mais il ressort d'une simple lecture de son livre que sa sévérité de brahmane et sa prédilection pour une sagessse qu'il semble être le seul à découvrir le rendent exagérément partial. S'il a pu approcher d'assez près l'Hindou pour bien pénétrer son âme, il s'est en revanche trop écarté de ses frères pour les comprendre désormais. Une cure appropriée rendra-t-elle limpide un cristallin assombri de vapeurs métaphysiques ? Verra-t-il dans l'homme d'occident son semblable, une « volonté de puissance », une ivresse ardente de l'esprit et des sens, une faculté prodigieuse d'assimilation, une pensée ductile et souple, legs de son ancêtre grec, l'Ulysse éternel qui renaît en lui et se régénère par l'effort ?

Je crains fort que M. René Guénon n'aborde plus l'esprit occidental qu'avec un zèle prévenu, qu'il dénombre notre butin d'un cœur amer, avec regard chargé de nostalgie et de pitié. Je lui souhaite de voir les solides beautés qui défilent sous ses yeux. Certainement il apprécierait dans notre culture autre chose que cette magnifique scholastique, sa joie exclusive. Bien avant elle, ces Grecs par lui dédaignés lui réveleraient quelques figures qu'il pouvait annexer à son décor oriental : un Platon, un Plotin et certains gnostiques qui voulaient atteindre

(1) Voir *Défense de l'Occident*, articles parus dans les n^os^ 58 et 59 de Fortunio, des mois de Juillet et Août 1924.

l'Etre par la Connaissance... et plus tard, un Spinoza, un un François d'Assise lui découvriraient d'étroites analogies avec ses philosophes et ses bouddhas. Mais halte-là, M. Guénon est un détracteur de Bouddha, de cette pâle hérésie exclue du sol sacré ; c'est un irréductible brahmane...

Il eut bien mieux fait avant de publier *Orient et Occident*, cette œuvre rageuse et prématurée de terminer les études qu'il a promises. Serait-il pareil a certains sermonnaires habiles ? Il a voulu nous montrer notre égarement et notre misère avant de nous offrir les sacrements.

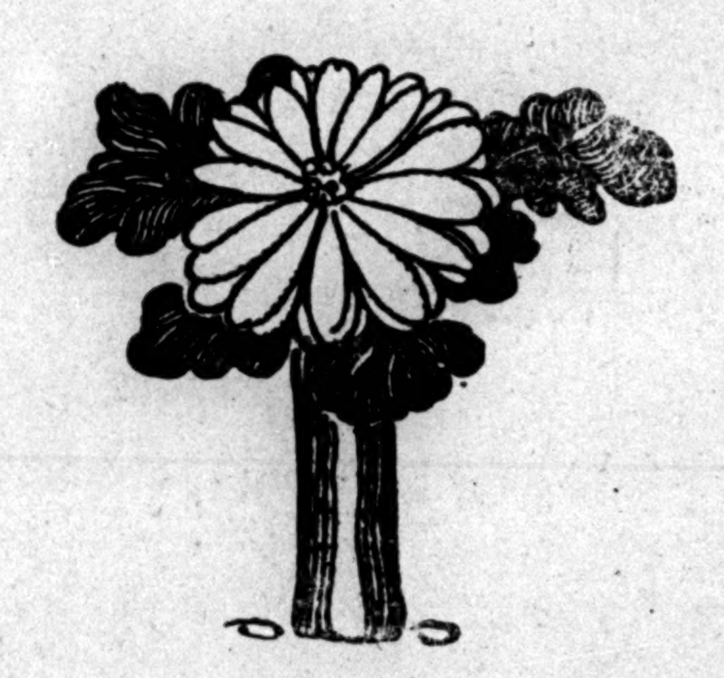
Or je demande les sacrements. Après, — peut-être, attesterai-je leur vertu : je proclamerai, si la grâce me touche, ma bienheureuse pentecôte. Jusque-là, il ne nous reste qu'à l'attendre, à lire ça et là de belles études, comme celles de Sylvain Levi ou de René Grousset qui nous renseignent, qui forment peu à peu notre compréhension ; car le meilleur moyen d'initier aux secrètes beautés que René Guénon évoque derrière d'amples draperies, c'est de préparer l'intelligence qui doit recevoir de si transportantes révélations. J'aime qu'on m'instruise d'abord, quitte à me faire honte ensuite de mon ignorance de la veille : au lieu de mécontentement je n'en ai que reconnaissance.

Mais n'est-ce pas faire bien large crédit à M. Guénon ? Plus on approche l'Inde mieux on prend connaissance des qualités de l'Occident et de son exceptionnelle et humaine clarté. Certes il serait fou de prétendre que tout y est pour le mieux, et si l'Inde réussissait pas son influence opportune à fortifier en nous le sens du divin, nous ne perdrions rien à son commerce. Mais là encore cette lacune n'est pas vice rédhibitoire et il ne faut pas prendre, nous le répétons, le reflux du matérialisme en décadence, le recul de la pensée abusée par les faux prophètes de la science,

comme un indice de régression pour l'esprit occidental. C'est au contraire la décrue. Il est clair que les générations à venir auront fait mieux que nous justice de ces billevesées et reprendront par une vision plus religieuse du monde le contact avec les vérités perdues. Si l'Inde collabore à ce mouvement ce sera chose accidentelle. Elle ne l'aura pas provoqué. Il grandit partout dans les consciences. (1).

Jean BALLARD.

(1) Nous renvoyons nos lecteurs et M. René Guénon au beau livre de Gonzague Truc l'*Avenir de la Raison* qu'on ne peut suspecter d'attaches avec le mouvement hindou et qui met au point l'orgueil occidental.



# *Pincées de Cendres*

Si tu veux te libérer de la servitude que t'imposent contingences et passions, efforce-toi de développer ta connaissance.... L'effort suprême de l'âme et sa vertu dernière — la vraie béatitude — c'est de comprendre...

SPINOZA.

« Il se mit devant son miroir et cria à son visage : Ne comprends-tu pas que ta laideur m'est une insulte ? Pourquoi m'insultes-tu »

Je trouve ça dans Emerson. Certes, combien je comprends pareille révolte contre les humiliants caprices, contre les tyrannies que nous fait subir la Nature qui se moque pas mal de nos conceptions de beauté et de laideur. Seulement, le pauvre visage, ainsi vitupéré, pourrait répondre : Est-ce ma faute à moi si je suis laid ? Au fond, pareille colère est puérile, et c'est pourquoi, encore une fois, je la comprends et je l'admmets ne m'étonnant que d'une chose, c'est que parmi tant d'êtres que disgrâcia la Nature, il y en est si peu qui protestent.... Mais quoi ! tant au point de vue du corps qu'à celui de l'esprit, quel est l'être qui se voit *tel qu'il est* ?

*
* *

Je m'étais arrêté sur le bord du trottoir, attendant un tram et regardant les gens qui passaient.

« Je gage, fit une voix railleuse, que vous êtes là à

ruminer l'une ou l'autre de vos habituelles marottes, le mystère de la foule, le mystère du temps, le problème du Mal, que sais-je encore ?

C'était l'ironiste Ménippe qui m'accostait.

— C'est vrai, répondis-je.

— Sauf votre respect, continua-t-il, savez-vous que l'on pourrait dire de vous ce que Taine disait de Carlyle : voilà un étrange animal ?

— En effet, plus animal que vous ne croyez, confirmai-je.

— A la façon dont vous regardez tous ces gens qui déambulent, je devine, je sens que vous êtes hanté par le désir, presque le besoin, de savoir ce qu'ils sentent, ce qu'ils pensent, ce qu'ils font, etc., en un mot et comme jargonnent les philosophes, de savoir « comment le monde se réfléchit en eux ». Et, bien entendu, vous pensez aussi à ces drames inconnus qui, dit Estaunié, passent à côté de nous sur le trottoir.... Or, croyez-le, chez l'immense majorité des humains, ce mystère est bien mince et n'offre pas un bien vif intérêt. Souvent même, il est inexistant, c'est, pour ainsi dire, le « vuide ». Regardez tous ces visages, ces yeux sans aucune lueur d'âme, sont-ils assez décourageants, assez quelconques. Banalité et platitude, voilà ce qu'ils expriment. Certes, ce sont, pour la plupart, de brâves gens, de parfaits citoyens, mais quoi ! ils sont trop bas de plafond pour qu'ils puissent nous intéresser. Et les femmes donc ! Certes, elles sont souvent jolies, très jolies même, mais hélas ! quels crapauds sortent de leur bouche avec cet affreux accent qui, quoiqu'on dise, nous renseigne sur le tréfonds de ces âmes féminines. Quelle que soit sa catégorie sociale, une femme qui conserve pareil accent ne peut pas avoir une âme tissée de finesse et de vraie distinction. Donc, croyez-moi, méprisons tous ces êtres,

D'ailleurs, le maître Antisthène ne nous a-t-il pas enseigné le mépris le plus profond pour ces gens épris de tout ce qui, dans la vie, n'est que conventions et préjugés et qui n'agissent le plus souvent que poussés par l'égoïsme et pour réaliser les désirs les moins nobles. Du reste, sachez bien que si je les méprise mon mépris pour moi-même est encore plus grand peut-être, ceci dit pour être juste et ne vous point trop offusquer. Je ne sais trop, en vérité, si Antisthène pratiquait lui aussi, ce mépris de soi-même, car il était, paraît-il, diantrement orgueilleux. Mais, ce que je sais bien, par exemple, c'est que vous, vous ne ressentirez jamais ce mépris des autres que je vous prêche, car vous ne le pourrez pas, votre formule s'y oppose. Et vous continuerez à bêler avec Leibnitz : « Je ne méprise presque rien ». Non, vous êtes impayable ! Quel naïf gogo vous faites ! »

Comme je souriais sans rien dire, car que répondre à ce flot de billevesées et puis, qu'y a-t-il de plus vain qu'une discussion ? il se tût un instant puis, tandis que l'ironie aiguisait toujours l'acier de ses yeux bleus : « Dites-donc, continua-t-il, en visitant l'autre jour avec un de mes amis médecin, un asile de fous, j'ai vu un maboul qui — ne vous fâchez pas — m'a fait un peu penser à vous. Imaginez un homme d'environ cinquante ans qui, à genoux dans un coin de la cour, les mains jointes et le visage désespéré, implorait une image qu'il avait dessinée sur le mur. Or, savez-vous ce qu'elle représentait, cette image ? Un sablier et une faux, rien de plus. Et il répétait : « Arrête-toi, je t'en supplie, arrête-toi ! » Vous l'avez deviné, celui qu'il suppliait ainsi, c'était le temps. Cet homme, paraît-il, avait, jadis, été très heureux. Mais, en quelques années, il avait perdu, coup sur coup, sa femme et son unique fils qu'il adorait et sa fortune qui était considérable. Et, par une bizarrerie de son cerveau malade, c'était uniquement le temps qu'il accusait, le

temps qui, sans autre action que son cours impitoyable, lui avait tout enlevé. C'était là son idée fixe et il allait répétant « Je t'en supplie, arrête-toi ! » Au fond, ce pauvre bonhomme n'était peut-être pas aussi fol que ça... Qu'en pensez-vous, vous que le mystère du temps hante sans cesse et qui dites si souvent : Tout passe, rien ne dure ?

— Je pense, répondis-je, que si, certes, je comprends l'angoisse de sa prière qui devait être si émouvante à entendre et à regarder, ce pauvre bonhomme, comme vous dites, n'en est pas moins fol, pusiqu'il demande la réalisation de cette inconcevable impossibilité qui s'appelle l'arrêt du temps. Il eut mieux fait de lui demander, non pas de s'arrêter, car, du coup, tout au monde serait supprimé, mais de ne pas être le *Kronos Pandamator* des Grecs, le temps qui détruit tout. Sans le temps, rien ne peut exister, il est la trame indispensable sur laquelle se tisse l'œuvre de la Création, mais hélas ! par contre, rien ne lui résiste et il emporte tout dans sa course vertigineuse. Qu'il existe ou n'existe pas en dehors de nous, je laisse aux métaphysiciens le soin d'en décider, mais ce qui m'étonne c'est que, parmi toutes les religions sorties de l'humaine cervelle, seul le Mithraïsme persan, dérivé du dualisme de Zoroastre, ait placé au sommet de la hiérarchie divine, comme le dieu suprême, le *Zervan akarana*, le Temps infini. Voilà une religion qui, du moins, se rend compte, du rôle primordial que joue le temps, tandis que le Kronos des Grecs et le Saturne des Romains ne sont que des dieux de second rang. Quoiqu'il en soit, ne retenez, ô Ménippe, que ces admirables paroles de Byron : « Ce n'est pas du sable qu'il faut mettre dans le sablier du temps, mais de la cendre de sépulcre ». C'est l'exacte vérité. Lorsque je me promenais dans la campagne de Rome, là où, pendant tant de siècles, ont vécu et disparu de si nombreuses générations

humaines, je ramassais parfois une poignée de terre et je me disais que, sûrement, elle contenait de la poussière humaine. Etais-je assez cornichon, hein ? ô sarcastique ami ? Mais je vous quitte, voici mon tramway. Bénissez-le, car si le Temps a sa faux, j'ai, moi, mon rasoir tout aussi redoutable. *Addio, carissimo !* »

*
* *

Si tu veux que la Femme s'intéresse aux idées, tâche de leur enlever toute sécheresse et tout dogmatisme, anime-les, donne-leur du charme et de la vie et rends-les émouvantes, en un mot, lyrise-les. Alors, la Femme te suivra..... peut-être.

En somme, lorsqu'on y pense, les femmes auraient bien des excuses valables d'être plutôt indifférentes aux immatérielles régions du pur esprit et de se montrer surtout enclines aux jouissances sensuelles. Sans aller jusqu'à prétendre avec les rustres misogynes, qu'elles ont leur cerveau dans le ventre, on peut dire cependant que le corps a pour elles une primordiale, une capitale importance et celà à tous les points de vue. Avoir un corps *désirable*, tout est là pour les femmes. Lorsque, par malechance, elles ne le possèdent pas, combien leur valeur hélas ! en est diminuée ! Nul ne fait attention à elles, et on les voit souvent en butte aux rebuffades du goujatisme masculin. Quand les hommes parlent « femmes ». il est toujours sous-entendu qu'il ne s 'agit que des femmes jeunes et jolies ou tout au moins de celles qui ont du charme, ce charme que l'on ne saurait définir et qui a peut-être plus d'attirance que la véritable beauté. Les autres ne comptent pas... Alors, comment voulez-vous que les femmes ne consacrent pas toute leur attention au plus ou moins de beauté que leur accorda l'indifférente et

capricieuse nature et ne se laissent pas absorber par les soins infinis qu'elles prennent pour conserver ou augmenter cette si précieuse beauté ? C'est que, réellement, il s'agit là pour elles de leur destinée. Donc, la culture de leur corps d'abord, et ensuite la culture de l'esprit, si toutefois les soins du ménage et des enfants ou les soucis de la vie à gagner, leur en laissent le temps: « Ce n'est pas notre faute, disent-elles, si la coquetterie nous absorbe. Pourquoi les hommes ne font-ils attention qu'aux femmes jolies et bien attifées ? » Elles ont raison.

Et pourtant, ce ne sont pas les seules femmes jolies qui produisent les plus nombreux enfants et les plus beaux, car, au fond, toutes ces manigances se ramènent à ceci : la procréation de l'enfant. Le bizarre, c'est que tous nos théoriciens de l'amour, psychologues et romanciers, paraissent l'oublier et n'en parlent jamais, sauf toutefois Schopenhauër qui, le premier, a été lucide et ne s'est pas laissé duper. L'amour tel que nous l'avons fait et que nous le concevons aujourd'hui, est quelque chose de tellement artificiel, de tellement compliqué qu'il semble avoir totalement perdu de vue son but réel : l'enfant. Il n'est plus, en somme, qu'une déformation sentimentale et hypertrophique d'un instinct, une sorte d'entité sur laquelle messieurs les psychologues et romanciers ratiocinent et souvent divaguent à perte de vue, sans, encore une fois, plus penser à son but. Ils ressemblent, pourrait-on dire, à des physiologistes qui, dissertant intarissablement sur l'appétit, oublieraient que cet appétit n'a qu'un seul but l'alimentation, autrement dit, la nutrition.

Est-ce méconnaître et ravaler l'amour que de le ramener à son but? Je ne le pense pas. C'est justement parce qu'il émane de l'un des plus puissants instincts que, plus encore que tout autre sentiment, l'amour exalte au plus haut degré toutes les facultés et toutes les forces de

notre être. Et ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que, même chez les plus frustes, même chez les animaux qui, au moment du rut, paradent et se font beaux, l'amour crée et exalte un souci de beauté, en réalité, un souci d'art, qu'il s'efforce de satisfaire. Et voilà pourquoi, même si une femme lui a prodigué déceptions et trahisons, même si elle lui a été « plus amère que la mort », l'homme, cependant, reste peut-être son débiteur, pour les ivresses qu'elle lui a versées, en lui faisant le don royal des beautés de son corps...

*
* *

Bien que marquée du signe de Caïn, l'arme s'ennoblit parce qu'elle touche à la mort. N'est-elle pas la clef qui peut nous ouvrir les portes de l'au-delà ? Le caractère de chaque époque se retrouve sur les armes dont elle s'est s'est servie. La forte et rude épée du moyen-âge, avec ses quillons en croix, symbolise à merveille, le temps des croisades. La fine et nerveuse rapière, avec sa garde si joliment compliquée, n'est-elle pas l'arme par excellence de l'élégant duelliste que fut le XVIe siècle ? Enfin, le court et fragile carrelet Louis XV, avec parfois sa poignée de porcelaine, convenait fort bien à des gentilshommes frivoles qui montaient trop souvent dans les carrosses du roi, pour s'embarrasser d'une longue flamberge et songer à ferrauiller. Quant à notre temps, que dire de l'épée des académiciens, des préfets, voire des maréchaux, sinon qu'elle est aussi laide que bête et inutile ? Notre épée de combat elle-même, réduite au strict nécessaire, est aussi anodine et sans beauté que la piqûre au petit doigt en quoi consiste notre duel d'aujourd'hui. Non, ce qu'il nous faut, c'est le browning, brutal et sans joliesse, mais

qui est commode et meurtrier et par là même, l'exact symbole des temps où nous avons le bonheur de vivre...

Il est dans le Baghavad-Gîtâ un passage sur lequel mon esprit aime à s'attacher. Si l'on parvenait à l'incorporer à ses fibres, quel apaisement ne serait-ce pas pour d'intimes misères, voire de rongeants désespoirs! Ardjouna, nourrisson de Krihsna, est pris de pitié à la vue des masses d'hommes qu'il commande et qui, pour le mutuel massacre, vont se lancer sur d'autres masses ennemies. Il hésite à donner le signal de la bataille... Mais Krihsna lui démontre que tous les phénomènes, y compris la vie et la mort, ne sont que des illusions sans consistance et, alors Ardjouna donne le signal... Ainsi, à connaître ce qu'il y a d'irréel dans la douleur et dans la joie, dans la vie et dans la mort, on cesse de s'émouvoir à la vue de la souffrance. Et même, par un retour imprévu et plutôt ironique, on peut se passionner « comme à un spectacle, aux alternatives que composent sur le motif du désir, la joie et la douleur humaines. »

La sérénité *joyeuse* à laquelle était parvenu Gautama Bouddha n'avait pas d'autre origine. Y parviendrai-je jamais ? J'en doute... Et, du reste, une âme d'Occident peut-elle y parvenir ? Quel obstacle à l'harmonie internationale, à l'entente des peuples, que les âmes des races! Elles ont des caractères tellement tranchés et les antinomies qui en résultent sont si difficilement réductibles qu'il faudra peut-être des millénaires pour en triompher.

Il se pourrait que, contrairement à l'opinion courante, plus les peuples se seront rapprochés par des moyens de communication plus perfectionnés, plus ils se connaîtront, moins ils sympathiseront. Croyez-vous que, malgré chemins de fer, paquebots, avions, télégraphes et téléphones, ils sympathisent aujourd'hui plus qu'ils ne faisaient il y a cent ans ? Il n'y paraît guère. D'ailleurs, n'y

a-t-il pas des haines et des dissentions, voire des guerres, entre citoyens d'un même pays et même entre frères ? Alors ? Alors, tant que l'homme n'aura pas fait un sincère effort pour devenir *réellement* meilleur, tant que — surtout — l'acte de tuer ne sera pas devenu le plus inconcevable des actes, toute civilisation ne sera qu'un vernis aussi mince que trompeur... D'où il résulte que la question de la paix aussi bien sociale qu'internationale, est une question *morale,* quoique en pensent messieurs les politiques et autres économistes.



Si tu veux avoir une idée à peu près juste de ce qu'était la vie en Grèce et à Rome pendant les trois premiers siècles de notre ère, voici les auteurs que tu dois lire et relire : Lucien, Apulée, Pétrone, Juvénal et Aulu-Gelle, mais surtout Lucien. Or, de toutes ces lectures, il résulte entre autres contestations, celle-ci, c'est qu'au point de vue bonne éducation et convenances, il y avait, à cette époque, dans la vie de tous les jours, des choses qui, aujourd'hui nous paraîtraient d'un goujatisme intolérable. Déjà, dans le *Banquet* de Platon, il y a certains traits suspects, mais dans le *Banquet* de Lucien, dans le *Satyricon* de Pétrone, ailleurs encore, les gens les plus honorables, voire des philosophes et autres intellectuels, mangent et boivent comme des porcs, volent la nourriture qu'on leur sert et même les ustensiles qui sont sur la table, se disent les pires injures et finalement se boxent... A coup sûr, il faut tenir compte de l'intention satirique des auteurs. Mais, dans la vie réelle, là où il n'est plus question de satire, ne voit-on pas, par exemple, dans la ville de Cnide, consacrée à Vénus, les objets les plus obscènes s'étaler librement dans tous les coins de

rue ? (Voir les *Amours de Lucien*). Enfin n'oublions pas que les plus hauts intellectuels, les Cicéron, les Pline, voire les Marc-Aurèle, assistaient tranquillement aux combats de gladiateurs. Ceux qui ont parlé du « cloaque » du Paganisme n'ont pas tout à fait tort... De tout ceci résulte pour moi l'opinion que c'est surtout au point de vue sensibilité que les Anciens différaient de nous...

*
* *

Si j'avais un fils— j'entends un fils de ma pensée — je lui dirais « Ecoute : prenant pour règle de vie intellectuelle ces paroles de Pascal « puisqu'on ne peut être universel et savoir tout ce qui peut savoir sur tout, il vaut mieux savoir quelque chose de tout que de savoir tout d'une chose ; cette universalité est la plus belle » tu t'efforceras avec ténacité de te donner une culture aussi vaste, aussi haute que possible et cela, *pour mieux jouir de la vie :* ce sera là ton principal souci et tu n'attacheras aux intérêts matériels que le strict nécessaire, ce qui suffit pour gagner ta vie. Seulement tu rencontreras sûrement de nombreuses, très nombreuses âmes plutôt basses, qui, vexées de ce que tu les domines par l'esprit, affecteront de te dédaigner et se moqueront de tes éternelles études. Tâche de ne pas les entendre, voire de les ignorer, mais s'ils insistent par trop, remets-les rudement à leur place. Pour cela il te faut avoir des muscles et même il faut savoir manier les armes. Donc, cultive et tes muscles et les armes. Si tu te bats jamais, *ne tue pas*, mais inflige une correction sanglante. A ce prix seulement on te respectera et même l'on t'admirera d'être à la fois un intellectuel et un musculaire. Les femmes surtout ne te traiteront pas de poule mouillée et d'impuissant rêvasseur, car la femme, si intellectuelle et d'âme

si haute soit-elle, ne peut pas ne pas dédaigner — consciemment ou non — les débiles et les impuissants.....

*

* *

« Tant que nous aurons notre corps et que notre âme sera embourbée dans cette corruption, jamais nous ne posséderons l'objet de nos désirs, c'est-à-dire la vérité... Il faut renoncer à tout commerce avec le corps, si ce n'est pour la nécessité seule, il faut que nous ne lui permettions pas de nous remplir de sa corruption naturelle et nous nous conserverons purs de toute souillure, jusqu'à ce que Dieu lui-même vienne nous délivrer... Il est donc certain que les véritables philosophes ne travaillent qu'à mourir. »

Qui parle ainsi ? Est-ce un pessimiste hindou, un ascète chrétien ? Pas du tout. C'est Platon, Platon lui-même dans le *Phédon*. D'où il appert que les Grecs n'ont pas été, autant qu'on nous le rabâche, des admirateurs passionnés de la vie corporelle et qu'en somme, toute la théorie de l'ascétisme se trouve dans Platon... D'ailleurs que d'idées fausses ne nous a-t-on pas inculquées sur le Paganisme ! Ceux qui s'extasient sur la beauté des sacrifices religieux, oublient que les autels où l'on sacrifiait, n'étaient en réalité, que des étaux de boucher ruisselant de sang. Et si l'odeur qui se dégageait des viandes brûlées enchantait l'odorat des Immortels, il ne devait pas en être de même de celui des mortels... Quelle purification réalisa le Christianisme qui, répudiant la chair et le sang, ne voulut plus, pour le divin sacrifice, que le pain et le vin...

*

* *

Gens raisonnables, base et soutien des sociétés, votre imperturbable bon sens aura beau faire de très sages et judicieux discours, lorsqu'un être humain a perdu la créature qui représentait, qui incarnait pour lui l'absolu de la vie du cœur et que, *volontairement*, il la suit dans la mort, il y a là, dans cet acte de logique sentimentale, une beauté souveraine. Un amour, quelqu-il soit, d'un amant pour sa maîtresse ou d'une mère pour son enfant, qui atteint un pareil sommet, a le droit de regarder de haut tous ces faux-semblants, toutes ces caricatures, toute cette fausse monnaie qui forme l'ordinaire de la vie sentimentale. Il est apaisant et ennoblissant comme tout absolu réalisé.

*
* *

O Justice immanente, ne serais-tu qu'un mot ?

Pendant plus de quatre ans, un cataclysme, tel que l'humanité n'en vit jamais, a inondé une partie du monde d'un déluge de sang, de larmes et d'horreurs. S'agissait-il de l'un de ces phénomènes que déchaînent les forces cosmiques, tremblements de terre, inondations, typhons, etc., et contre lesquels l'homme ne peut rien ? Non, certes. Seuls, des intérêts, des passions, des impérialismes humains étaient en jeu. Ce cataclysme était donc bien un crime commis par des criminels. Or, ces criminels, quels étaient-ils ? existent-ils encore ? Et si oui, où sont-ils et que font-ils ? A toutes ces questions on a, depuis longtemps, donné de suffisantes réponses. Les coupables, à cette heure, — pas tous peut-être, — sont connus de la plus évidente façon. Et l'on sait que dans les confortables résidences qu'ils habitent, ils savourent une existence plutôt douce. Qui sait même si la pensée de tout ce sang qu'ils ont fait couler et la joie de s'être si bien tirés, les grègues nettes, de l'épouvantable bagarre, n'ac-

tive pas encore leur joie sadique ? Eh bien, ce qui confond l'esprit et encore plus ce sens moral qui veille au fond de toutes les consciences, même les plus frustes et les plus grossières, c'est que les Etats que la guerre a saignés et décimés — les vainqueurs aussi bien que les vaincus — oubliant l'immanente Justice, aient lâchement failli à leur tâche vengeresse. Mais là où l'étonnement redouble et devient stupéfaction, c'est lorsqu'on voit que parmi les innumérables victimes du crime, aussi bien ceux qui endurèrent les souffrances de la lutte que les désespérés que rongent toujours les regrets des êtres chers qu'ils ont perdus, nuls hommes ne se soient dressés qui, assumant la tâche délaissée par la pusillanimité des nations, aient puni l'inexpiable forfait. Souvenez-vous des séides du Vieux de la Montagne qui, pendant plus de deux siècles, terrifièrent et punirent les criminels soit païens, soit chrétiens. Plus près de nous, souvenez-vous aussi des Treize dont Balzac nous a conté la tâche justicière.

Et imaginez ceci : voici dix à douze hommes, à l'âme héroïque et droite comme la lame d'un glaive, à la volonté de fer, prête à tous les renoncements et à tous les sacrifices, fût-ce surtout celui de leur vie. Ce sont des ascètes pour lesquels rien n'existe que le but qu'ils poursuivent. Or, ils estiment que la honte n'est pas tolérable qui supporte l'impunité du plus monstrueux des crimes. Le sang versé c'est dans leurs veines qu'il coule et crie vengeance et les larmes de ceux qui pleurent toujours rendent amère l'eau qu'ils boivent. Alors, après s'être mutuellement soumis à de dures épreuves pour être sûrs qu'aucun d'eux ne faiblira, ils se lient par le plus infrangible serment et ils commencent leur tâche d'implacables justiciers. C'est à travers les plus périlleuses, les plus inimaginables difficultés qu'ils la poursuivent, dans le mystère et le silence et ils ne s'arrêtent que lorsque la lumière

du jour, ternie par le souffle des immondes, est redevenue pure et que justice est faite. Il y a maintenant des vides parmi eux, car la lutte a eu ses martyrs. Qu'importe ! Quel plus beau, quel plus noble poème peut-on imaginer que l'action de ces hommes ? Eh bien, ces hommes, l'humanité qui, pourtant, pleure toujours ses cadavres à peine refroidis, l'humanité les attends encore. Et vous verrez qu'ils ne viendront pas. Des justiciers romantiques tels que ceux-ci, c'est bon pour le cinéma... Crimes, déchaînez-vous sans crainte : l'oubli des hommes est plus stupéfiant encore que votre horreur.

KRATÈS.



# Fête

---

*La tête dans le ciel et un pied dans la mer, le joli village s'éveille heureux au jour de fête. Un souffle frais déroule dans l'azur son écharpe invisible, vivifie les drapeaux, berce les girandoles où les petits lampions entrechoquent leurs verres en signe d'amitié. L'air est parfumé de cloches. Tout est bonheur.*

*Avec le premier tram, c'est un afflux de jeunes filles claires, aimables canéphores qui portent leur vertu. Une tombe solitaire éclate en leur honneur, mais les effraye et les disperse. Et il ne resterait plus que le silence des voiles immobiles n'était le « glin-glin » d'une mandoline qui désespère de remplir l'immensité. En réponse à cette crécelle minuscule le clairon du village qui a fait ses classes aux conseils de révision des alentours zèbre l'azur de quelques notes héroïques, couaque et se tait couvert de ridicule.*

*Alors la mandoline repart de plus belle ; les petits cafés de la plage tressaillent d'aise, s'animent, s'animent, se montrent intarissables de limonade, tandis que, pour se distraire, les barques en pénitence au rivage mêlent des serpentins à leurs reflets.*

*Monsieur le marquis passe sur son cheval et tranche un instant cette effervescence démocratique. Une femme brune et mate, d'une élégance bizarre sous une ombrelle puérile, crée un délicieux intermezzo et traîne après soi comme une vision de palmes baignant dans un ciel rose.*

*Mais les divers éléments du crescendo sont vite ressoudés par une famille de pétards qui arrive je ne sais d'où. Des jeux s'amorcent çà et là. Les bombes se multiplient*

*enveloppées d'une fumée de cris. Les jeunes filles se sont retrouvées, vont et viennent papillotantes et claires au nez des galantins. La fête arrive à son zénith. Midi sonne au gong du soleil.*

*L'après-midi il y aura un grand bal assaisonné de cuivres sous la présidence de la lumière plus pensive. Le crépuscule sera heureux par la promesse d'un feu d'artifice : Fleurs de rubis sur velours noir.*

Gabriel BERTIN.



# *Marseille Centre d'Art ?*

---

Dans le *Petit Marseillais* mon excellent confrère Léon Bancal parlant de la morale qui semble se dégager de *Pégase et le Percheron* écrivait l'autre jour :

« Et pourtant, Négis ?... Il y a à Marseille toute une équipe de jeunes écrivains qui ne paraissent pas du tout disposés à partir pour Paris, au moins sans avoir lutté. Toutes les revues de jeunes n'ont pas à Marseille le sort du *Lacydon* de votre roman, témoin ce *Fortunio* qui a joliment édité *Pégase et le Percheron* et qui ne laisse pas éteindre le flambeau. Et vous-même, n'êtes-vous pas demeuré parmi nous ? »

Je ne voudrais pas avoir l'air d'un fils qui renie sa famille. Comment pourrais-je ignorer *Fortunio* et son bel, son juvénile effort, lui dont le nom est sur la couverture de mon livre ? Je n'ignore pas qu'il y a à Marseille une équipe de jeunes artistes, ardente et résolue, mais rappellerai-je qu'il y a toujours eu cette équipe, car notre terre est inépuisable.

Autrefois, en 1845, cette équipe, ayant à sa tête Loubon, le grand peintre qui voulait, tout imprégné encore de l'atmosphère d'art de Paris, créer à Marseille un centre artistique, fonda la Société des Amis des Arts, dans le but de « propager et d'entretenir le goût et la culture des arts à Marseille ». Une magnifique exposition fut organisée dans la salle du Musée, où l'on vit des œuvres de Delacroix, Couture, Decamps, Troyon, Diaz, Fromentin, Granet, Cabanel.

La Société comptait 790 actionnaires parmi lesquels le roi et le comte de Paris. La chose débuta admirable-

ment, comme toujours. Puis l'envie et la sotte jalousie, chancre provincial, flanquèrent tout par terre. On reprocha à Loubon de « profiter de la société », de s'en servir plutôt que de la servir. Loubon était digne, mais susceptible, comme tous les vrais artistes. Il se retira. Sans lui, la Société des Amis des Arts ne vécut pas longtemps, du moins sous ce nom et avec le programme qu'elle s'était tracé.

Le bon peintre se retira dans son atelier du boulevard du Musée qui devint le refuge de tous ceux qui, dans le Marseille d'alors, s'intéressaient à autre chose qu'au cours des arachides et aux parties de cabanon. Mais Loubon mort, l'art subit une éclipse.

Les années passent. Tous les dix ans environ, avec le même esprit, avec la même ardeur, une autre équipe reprend l'idée. En 1912 ce fut la belle tentative du Salon de Mai, placée sous l'égide de Rodin et de Renoir. L'équipe, cette fois, groupait les noms de Joachim Gasquet, Pierre Girieud, Xavier de Magallon, Emile Sicard, Alfred Lombard, Eugène Giraud, etc. Jamais galerie de tableaux n'avait dans la lumière éclatante du Port, réuni un tel lot de peintres modernes, de ceux dont les catalogues d'expositions parisiennes impriment volontiers les noms sur leur couverture.

Dans les salles du quai de Rive-Neuve aménagées avec autant de goût que d'ingéniosité, la Musique, la Peinture et la Poésie se prirent par la main pour célébrer l'Art. Il y eut des conférences d'Elie Faure, de Louis Vauxcelles, de Joachim Gasquet, de de Magallon, d'Edmond Jaloux, d'Eugène Montfort. Il y eut des récitations poétiques, des séances de musiques. Le premier jour, on vint : visites de curiosité ; les bourgeois de la ville voulaient voir ces « phénomènes » d'artistes ; les peintres officiels, dont certains avaient été évincés, tinrent à montrer qu'ils ne boudaient pas ; ils vinrent ricaner

devant Cézanne. Il y eut des snobs et des snobinettes que le voisinage des « fauves » amusaient. Et puis, avant que le mois de mai ne fût entièrement écoulé, les salles restèrent vides.

Je le répète, c'était en 1912 ; on ne peut donc dire que le Salon de Mai fut tué par la guerre ; il fut tué par une chose bien plus terriblepour ces sortes de manifestations : par l'indifférence.

L'équipe maintenant, ressuscitée de ses cendres, s'efforce à nouveau. *Fortunio*, sous l'impulsion de son jeune et vibrant directeur Jean Ballard, tente de galvaniser les énergies, de grouper tout ce qui pense, écrit ou s'intéresse à l'art. Une fois de plus l'idée de Loubon est reprise, la chaîne est renouée. Noble tâche qu'il faut seconder de tout son cœur pour l'honneur de la Cité et en expiation sur l'autel d'Apollon.

Mais les temps sont-ils tellement changés que les jeunes d'aujourd'hui puissent espérer réussir là où les jeunes d'autrefois échouèrent ?

Espérons toujours.

L'expérience au grave visage nous a pourtant enseigné que Marseille n'était point, ne pouvait point être la Cité des Arts, mais la Cité du négoce. Je ne nie pas, cependant, qu'une conversion puisse s'opérer. Nous en avons vu d'autres. Déjà ce qu'on est convenu d'appeler les « pouvoirs publics » s'intéressent aux choses de l'esprit. J'ai reçu d'un conseiller général, M. Charles Adrien, à propos de mon livre, une lettre fort gracieuse où il me dit notamment : « Quant à nous notre concours est acquis à leur cause (il s'agit des jeunes artistes) et nous ne demandons qu'à aider davantage leurs courageux efforts. »

Pour établir à Marseille un centre intellectuel capable de réagir sur le matérialisme inévitable du négoce que faudrait-il ? Il faudrait ne pas enfermer l'art dans une

tour d'ivoire où l'indolence locale n'ira jamais le chercher. Sans le démocratiser à l'excès — ce qui serait une autre erreur — il faudrait, à mon avis, lui donner des attaches avec ce négoce même. Les dieux ne sont pas d'irréconciliables ennemis, et si Mercure vola le carquois d'Apollon berger, celui-ci le lui pardonna d'un éclat de rire.

Quand je fais dire à l'un des personnages de mon roman, à ce Philippon en qui j'ai voulu symboliser le faux artiste, le « combinard » qui se faufile partout, même dans le temple du dieu : « — Je propose d'industrialiser le Lacydon », cela n'est point aussi paradoxal que cela a l'air. Cela signifie seulement qu'il faut dans une ville comme Marseille, donner à une revue si littéraire qu'elle soit des racines qui lui permettent de vivre.

Je suis de plus en plus persuadé qu'une tentative d'art absolument pure, entièrement dégagée de toutes contingences mercantiles est à Marseille vouée à l'insuccès. Il faut atteler Pégase avec le percheron si on veut le faire accepter. Notre camarade Carlo Rim installant avec succès l'Araignée dans un magasin de nouveauté, voilà le symbole dans cette ville.

Si l'on faisait le compte des artistes natifs de Marseille qui durent fuir leur ville pour aller demander à Paris la consécration et les moyens d'existence qu'ils n'y trouvaient pas, on s'apercevrait qu'il y aurait de quoi faire la gloire d'une nouvelle Athènes. Hélas! les artistes résolus à vivre de leur art ou tout au moins à vivre dans une atmosphère encourageante, en seront longtemps encore, je le crains, réduits à prendre le train.

Il faudrait vouloir, vouloir longtemps et violemment.

Le jour où il y aura à Marseille un salon annuel de peinture moderne de la valeur des Indépendants et attirant la grande critique; le jour où il y aura une maison d'édition capable d'assurer à un auteur inconnu la même

ou à peu près la même notoriété que les grandes firmes parisiennes, le jour où il y aura un cercle littéraire et artistique avec bibliothèque, salle de travail et de conférences, semblable à l'Athénée de Madrid ; le jour, enfin, où les Marseillais intelligents, cultivés et amateurs de belles choses (il y en a plus qu'on ne croit) au lieu de s'enfermer chez eux avec leurs livres et leurs tableaux, se réuniront sans idée de coterie ou de politique, sans jalousie d'auteur ni rivalités de clocher, bien résolus à *faire quelque chose*, ce jour-là peut-être la vie sera possible à Marseille pour un artiste et l'on pourra se passer de la capitale.

Croyez-vous, mon cher Bancal, que ce jour heureux soit venu ?

En ce cas, commençons, serrons-nous les coudes et haut les cœurs !

André NEGIS.



# *Les Théâtres Parisiens*

---

Comme, en fin de tournée nocturne, un chiffonnier étale ses trésors de rencontre, vieilles ferrailles, os à demi rongés et peut-être bijou précieux jeté par mégarde aux ordures, de même le critique théâtral, en fin de mois, fait le compte des ours et des navets qu'il trouve dans sa hotte ; qui sait si au fond, tout au fond, il ne dénichera pas l'œuvre vivante et forte qui mérite d'être mise en bonne lumière ?

Cette œuvre-là, c'est peut-être, ce dernier mois de février, une reprise qui nous l'a rapportée ! *Les Corbeaux*, d'Henry Becque, que la COMÉDIE FRANÇAISE avait jadis donnée et qu'elle a eu raison de remettre à son répertoire courant, sont une œuvre vraiment forte et vivante et qui fait bon pendant à la pièce de Mirbeau, *Les Affaires sont les Affaires* qui, elle, n'a pas quitté l'affiche. Mais une reprise ce n'est pas du nouveau. Pas plus que n'est du nouveau une traduction. Coup sur coup on vient de nous donner à l'ODÉON, *Par la force*, traduit d'Hutchinson, à la RENAISSANCE, *Vêtir ceux qui sont nus*, traduit de Pirandello, et à l'ŒUVRE, *Henri IV*, du même Pirandello. Comme l'ATELIER continue à donner *Chacun sa vérité*, encore de Pirandello, et qu'il n'y a pas très longtemps que la COMÉDIE DES CHAMPS-ELYSÉES donnait *Cinq personnages en quête d'un auteur*, toujours de Pirandello, cela fait en vérité beaucoup de Pirandello. Cet auteur est original, je le veux bien, mais peut-être cherche-t-il surtout à être original, et ce n'est pas toujours le moyen de l'être en réalité. Certainement ni Sophocle, ni Shakespeare, ni Racine, ni Col-

doron ne se posèrent à chaque instant la question : Comment vais-je faire pour être original ?

Arrivons donc aux véritables nouveautés. Ici je dois noter une œuvre de noble pensée : *La Vierge au grand cœur*, de François Porché mais qui n'a pas eu à LA RENAISSANCE le succès qu'elle méritait, en dépit ou peut-être à cause de M^me^ Simone vraiment peu indiquée pour incarner Jeanne d'Arc. Belle œuvre, sans doute, mais trop littéraire, éloquente assurément mais trop éloquente, habile mais peut-être trop habile. Jeanne d'Arc est d'ailleurs le type de ces mauvais sujets que les dramaturges devraient s'interdire, mais c'est toujours preuve de grand courage de leur part quand ils s'y attaquent. M. François Porché est de ceux qui avaient le droit de se mesurer avec l'impossible. Sa belle pièce, *La Finette et les Butors* avait montré de quoi il était capable dans le genre patriotisme et magnanimité. S'il a moins bien réussi dans une reconstitution historique que dans une évocation symbolique, ce n'en est pas moins une belle hardiesse que la sienne !

Dans une revue d'art et de littérature comme FORTUNIO, on peut se dispenser de parler des pièces du boulevard éternelles agitations des fatals ou fataux fantoches, le mari, la femme et l'amant, du moins faut-il citer les œuvres qui visent un peu plus haut que l'esbaudissement des épiciers patentés. *Les Compagnons de Notre-Dame* ont donné sur la scène du VIEUX COLOMBIER une pièce d'Henri Ghion, *Maurice ou l'Obéissance*, hagiographie en trois actes et une légende également pieuse de M. Henri Brochet, en un acte. *Le Pauvre qui mourut pour avoir mis des gants*. Tout cela fut très bien.

Néanmoins, et après avoir rendu l'hommage qui sied à ces spectacles qui ne s'adressent qu'à un auditoire de choix, on peut bien nommer tels ou tels qui visent le grand public, et qui pour être plus gais, n'en sont pas

moins appréciables. La dernière comédie que MM. de Flers et de Croisset ont donnée à l'ATHÉNÉE, *Les Nouveaux Messieurs*, n'est pas aussi plaisante que cette spirituelle imitation de *La Vérité dans le Vin*, du vieux Collé, qu'ils avaient fait représenter sous le titre *Les Vignes du Seigneur* et qui fournit une si longue carrière, mais elle fait gaiement passer une heure ou deux, ce qui doit valoir un bon point à leurs auteurs, vieux routiers du succès. Dans le même genre il faut citer *On demande un Amant*, de l'humoriste Dekobra, sans parler des opérettes comme *Pas sur la bouche*, d'André Barde aux NOUVEAUTÉS, où les flonflons ajoutent un piment de plus. Toutes ces joyeusetés sans prétention ont droit à l'indulgence. « J'ai ri, me voilà désarmé ! » comme disait l'autre.

Et de l'opérette, pourquoi ne pas passer à la revue de music-hall ? Il y a dans certains ballets, dans certains défilés, dans certains tableaux vivants de ces établissements que parfois on dédaigne plus d'art véritable que dans bien des tragédies somnolentes ou dans bien des opéras prétentieux. Du moins une de ces revues *Mujaras y flores de Espana* qu'on donne à la CIGALE doit être mise à part ; le caractère violemment espagnol des décors, des costumes, des danses, des chants en fait une œuvre d'une saveur singulière ; cette revue où tout vient de *tralos-montes*, où il n'y a rien absolument rien de français, est certainement très supérieure à la revue parisienne avec qui elle fit chassé-croisé, car pendant que ces castillans et catalans venaient à Montmartre, nos montmartrois, avec le bon compère Moriss, sont allés à Barcelone et à Madrid, échange de bons procédés !

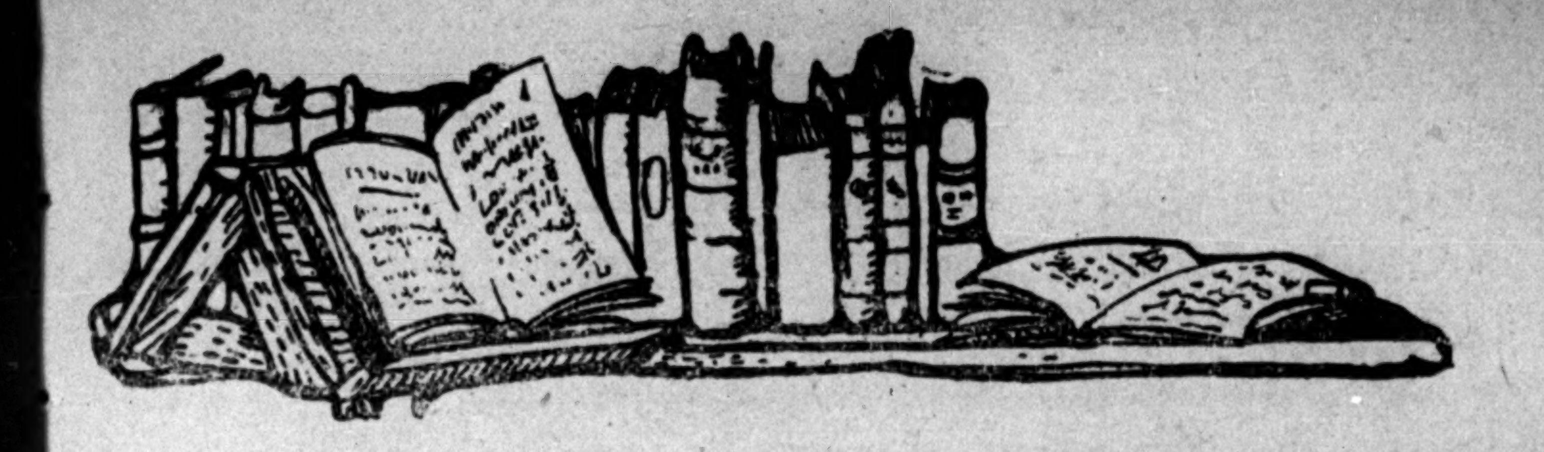
Mais ce n'est pas tout. Aux pièces jouées ne faudrait-il pas joindre les pièces injouées seulement imprimées, dont chaque mois nous apporte quelque spécimen ? Qui sait si ce n'est pas parmi elles que se trouvera l'œuvre

forte et vivante, l'œuvre définitive que nous souhaitions ? Ce mois de février en a vu paraître plusieurs, par exemple la grande fresque historique où Pierre Valin a ressuscité *Manfred* le fils du grand empereur médiéval Frédéric de Hohenstaufen, et le savoureux mystère, médiéval aussi, du bon poète Nicolas Beauduin dont le titre étrange *Pascase, la Fille aux Singes et les Trois Compagnons* fait pressentir tout un grouillement étrange qui s'apparente aux inoubliables *Cuirs de bœuf*, de Georges Polti.

Mais justement de Polti, il faut que je cite en terminant la réédition toute récente de ses *Trente-six situations dramatiques* épuisées depuis longtemps et que le MERCURE DE FRANCE a eu raison de redonner le colossal classement méthodique et psychologique de plus d'un millier de drames ou comédies de tous les siècles et de toutes les langues est une des œuvres les plus consciencieuses de notre critique dramatique, et il sied de la signaler à ceux qui l'ignoreraient encore ; je ne lui connais rien de comparable, en vérité.

Henri MAZEL.





# Les Livres

## CAMARD GARDIAN

*par Jean Toussaint Samat. (Editions de France)*

Après « Sangar », traduit du taureau, comme l'écrivait, je crois, Gus Bofa, voici, traduit du gardian, « Camard », fils du Balafré, fils du Baraillé. Ainsi surnommé parce que, tout petit, un grand bœuf de Camargue, d'un revers de mufle, lui aplatit le nez comme une figue.

Il ne s'en porte pas plus mal. Au contraire. Marqué du signe en pleine face, il est le plus gaillard gardian de la gardianaille. Du Cailar aux Saintes, du Vieux-Rhône au Rhône-Vif, le long de tous les levandons, lones et sansouïres, on ne voit que lui, son trident de frêne et son lasso de crins, sur Clamador cheval.

Jeune centaure, il danse encensant sur les quatre horizons dur-tendus de Camargue. Il est de toutes les fêtes, de tous les coups, de toutes les ferrades et abrivades.

Il n'en est, non plus, pas moins aimé. La dame au voile vert et aux cheveux rouges, le lui fait, une nuit, en Arles, bien sentir. Et aussi, sa fiancée Maguelonne. Non certes, de la même façon. Et non, — hélas ! — comme il aurait fallu. Mais ceci est une autre histoire. Elle nous est aussi contée. Voici :

Camard, quand il a vingt ans, il lâche la Camargue pour la ville, — le pantalon gardian pour la culotte à basanes —, la selle gardiane pour la selle d'armes —, le couteau gardian pour le bancal de cavalerie —, le chapeau gardian pour le casque à mèche. Il est dragon à Tarascon, et a jument a nom Cybèle.

A peine dressé, on l'emploie au dressage. Aux dragons de Tarascon on savait utiliser les compétences. Il n'y a plus de dragons à Tarascon.

Bon soldat, il va passer brigadier. Peut-être, est-il déja cavalier de 1re classe. C'est alors que la fatalité s'en mêle. Camard a un capitaine. Ce capitaine a une jument. Cette jument s'appelle Salammbô.

Salammbô se démet l'épaule. Le vétérinaire est un âne. Le marréchal-ferrant aussi. C'est Camard qui guérit Salammbô. Il n'en faut pas plus pour que le capitaine en fasse son ordonnance ; et le nouveau cheval de Camard a nom Tamerlan.

Mais ce capitaine a aussi une femme. Une sainte. Et jolie. Il la trompe sans vergogne. Elle en souffre. Camard devrait bien tenter de la consoler. Il ne songe même pas à lui caresser l'encolure.

A cette dame, il faut, par hasard, une femme de chambre. Celle qu'on vient de remercier faisait la main au patron. Peut-être, aussi, autre chose. On demande une brave fille. Voici, justement, Maguelonne, la galante à Camard. Elle fera bien l'affaire. Trop. Elle couche avec le capitaine.

Camard l'apprend. Il va chercher son couteau gardian, sa selle gardiane. « Le couteau, lui avait dit le Goï, père de Maguelonne, pour défendre ta femme —, la selle pour l'emporter ». Il ramène, aussi le cheval de bouvine qui s'appelle le Lion. Le drame se joue, une nuit, dans l'écurie, au chevet de Salammbô, malade imaginée.

Le capitaine se penche. Camard lui plante son couteau entre les épaules. « Le couteau pour la défendre... »

Le coup fait, Camard enlève Maguelonne, ventre à terre, sur le cheval nommé Le Lion. « La selle pour l'emporter... » Ventre à terre, ventre à l'eau, car il faut traverser le Rhône...

*Le courant était très fort... Il y a des gens de Tarascon qui dirent qu'ils se noyèrent... Et il y en a d'autres, des gens de Camargue qui diraient... Mais ils ne disent rien.*

Ils font bien. Ce serait, pour Camard, douze balles dans la peau. Il n'en mérite pas tant. Il en a bien assez, dans la peau, de cette Maguelonne. Le voilà condamné au faux-nez à perpétuité, au fond de quelque manade. Et à une seule femme —, et laquelle, Saintes Maries ! — Les gardianouns polissons l'appellent « Camard taureau ». Convenons qu'il avait un bel embroque de bataille — et qu'il sut bien s'en servir.

Une histoire qui m'est contée, si j'y trouve un plaisir extrême, elle est toujours trop brêve à mon gré. Celle-ci, qui est simple et pathétique, est d'un bout à l'autre, conduite sans défaillance, écart ni dérobade. L'auteur a son sujet bien en rênes et en jambes. S'il rend parfois la main, c'est qu'il le faut, Le style est dru, direct, sans arabesque, musclé plus que nerveux. Pas d'effets. Cheval de bouvine n'est pas de manège. Peu d'images : le pittoresque est obtenu par la couleur même du mot. Nulle recherche de rythmes : une phrase au franc balancier.

On a comparé ce livre à « la Brière ». Sans doute parce qu'il décrit, aussi, un coin fermé de la France, avec son visage, son âme, ses mœurs, ses traditions bien à lui —, et que le Gardian Camard, comme le garde Aoustin, est représentatif de toute une race.

Mais pour cela seulement. M. de Chateaubriant fait noir, lourd, épais, bourbeux, tourbeux, comme il convient. M. J. T. Samat donne de l'air, du bleu, du clair, du beau sang rouge —, et avec une facilité redoutable. M. de Chateaubriant éclaire ses personnages de l'intérieur. Il le faut ; sinon nous n'y verrions goutte. D'analyse et d'introspection, M. J. T. Samat n'a cure. Il éclaire du dehors. Mieux ! il laisse faire le soleil. Toute sa psychologie consiste à nous montrer quelques ombres portées —, et à l'heure même où elles sont le plus courtes.

Au fait, pourquoi davantage ? Ce Camard n'est pas plus compliqué que le bœuf Sangar —, et bien moins que ce « Ta-

marissio », cheval, que M. J. T. Samat nous présentera bien, un jour, en liberté, dans un paddock de trois cents pages carrées. La série, ainsi, sera complète. La Camargue a droit à sa trilogie. Si ce n'est pas, d'ailleurs, « Tamarissio », ce sera « Calandran » le poliorcète. M. J. T. Samat nous l'a promis à la page 167 de « Sangar », note I. Foi de gardian.....

Paul GAVARRY.

## RETOURS A PIED

*par Henri Béraud*

On avait tendance à ne considérer plus dans Henri Béraud que le romancier. On oubliait un peu le critique qui exerçait dans le *Mercure de France* sa verve inouïe, sa satire sur les générales et les auteurs. On se souvient de l'exécution capitale de ce pauvre M. du Bocage, alias Louis Verneuil qui en fut à jamais démembré. Et Jules Romain et Paul Claudel... tant d'autres sur qui s'abattit l'impitoyable gourdin.

*Retours à pied* nous rend ce visage de l'écrivain. Ce titre modeste cache une magistrale étude du théâtre actuel. Tour à tour comparaissent les vrais créateurs de la scène : Antoine Gémier, Copeau, Dullin avec leurs mérites et leurs erreurs, car l'amitié ou l'aversion clairvoyantes d'Henri Béraud ne l'empêchent jamais de reconnaître les uns et les autres. Au premier il rend un hommage fervent pour ses audaces du Théâtre Libre, pour son génie, son enthousiasme, ses magnificences ; il le sacre libérateur de la scène. En Gémier, il salue le maître, l'artiste qui fait d'une interprétation une chose plastique, corrige, modifie, éclaire, devient le cerveau d'une troupe. Copeau lui paraît un Calvin de la scène, réformateur sagace autant qu'intolérant : Le théâtre en formules, mais quelles formules ! *en art, le superflu vient toujours en déduction de l'essentiel*, ce qu'ignoraient les romantiques. Le théâtre du *Vieux Colombier* est, dit-il, intellectuel, et non affectif. Il rend à Dullin sa part dans cette inoubliable création qui régénéra le théâtre et nous montre comment l'*Atelier* fondé par Dullin et Jouvet, fut ensuite une école de diction, de jeu et de mise en scène.

Cette étude forme le cœur, la plus grave, la plus généreuse partie du livre. Auparavant le pamphlétaire avait renouvelé ses

attaques véhémentes contre la Comédie Française et versé des cuves d'acide sur les parquets de Molière : mais c'est tant mieux pour l'atmosphère de la Maison. Car Henri Béraud, même violent est toujours gai ; ses mots qui emportent la pièce sont pleins d'esprit et je ne sache pas qu'il ait jamais fait de mauvaise besogne même contre ses adversaires les plus détestés.

*Retours à pied* se prête mal à l'analyse. Théâtre étranger ou seulement exotique, théâtre populaire, auteurs d'avant-garde : Romains, Claudel, Gide, ses bêtes noires, Crommelynck, Duhamel, Pirandello, Lenormand, Natanson, ses préférés, tout y trouve place en des aperçus précieux, souvent définitifs et cela dans la plus étonnante prose qu'ait osée la critique.

## A QUATRE VOIX

*par Rabindranath Tagore,*

*Préface de Romain Rolland* (*chez Simon Kras, Le Sagittaire*)

Romain Rolland dont on connaît les attaches avec la pensée hindoue vient de préfacer l'un des romans de Rabindranath Tagore, poète et mage de l'Orient. *A quatre voix* fait suite en quelque sorte à la Maison et le Monde, qui figurait assez bien un chœur à trois voix. Le titre indique déjà que l'œuvre est traitée au mode lyrique ; en effet, c'est un poème qui se superpose au plus délicat des drames et qui développe un admirable thème métaphysique.

Satish est le disciple fidèle de son oncle, Jagamohan l'athée, ainsi que le narrateur Scrivilas. Leur morale très haute est un sujet de scandale pour la pieuse hypocrisie de leur entourage. L'oncle meurt. Satish se découve une soif subite d'absolu ; il ira vers le*Maître de l'émotion* le Swami qui, pareil aux derviches de l'Islam, enseigne que la vérité réside dans la double ivresse de la danse et du chant : il y entraîne Scrivilas et tous deux s'éprennent de la belle Damini qui suit le Maître à contre-cœur, car la femme ne peut aimer celui qui se prive d'elle et qui fonde son bonheur sur des joies qu'elle ignore. Et voici notre chœur au complet. Deux voix au timbre sobre, toujours égal s'élèvent comme un plain-chant aux deux flancs du groupe : ce sont celles de Jagamohan et de Scrivilas qui sont les deux toniques : on les entend par intervalles, l'une même s'est tue au début, mais leurs accords de temps à autre renouvelés constituent la trame

profonde un peu sourde, de l'ensemble. Les deux autres celles de Satish et de Damini s'en détachent avec véhémence ; parfois près de s'accorder ; plus souvent elles dissonent avec éclat ; c'est quand la femme réclame la place de l'amour, quand elle s'apitoye sur les souffrances de la chair, quand elle rappelle sa mission de vie. Car Satish de plus en plus s'éloigne d'elle et la désespère. Abandonnant le Swami et ses trémoussements stériles, il se dirige vers l'ascètisme, il veut rencontrer Dieu par l'abstinence, et le dépouillement de tout désir Il s'était trompé, avoue-t-il. Par l'émotion, il suivait une route parallèle à la voie divine, car Dieu, étant pur esprit incline sans cesse vers les formes ; pour le rencontrer, c'est à lui d'aller vers l'esprit :

« Celui qui chante, va de la joie à la mélodie, celui qui écoute, de la mélodie à la joie ».

Et Satish oublie peu à peu son corps, dédaigne ses besoins, s'éloigne sans cesse de Danimi qui se réfugie en Scrivilas.

On le voit, l'oncle Jagamohan, premier abri de l'inquiet Satish, Scrivilas, pensée de Tagore, trop raisonnable pour oublier que l'homme, fut-il créature de l'Esprit, obéit, à des lois physiques forment les deux points d'attache d'une corde vibrante que tendent à la briser les virtuoses des deux éternelles rhapsodies : celle de l'âme et celle du corps.

Il n'est pas douteux, et cela se devine à travers les flous intentionnels du récit, à travers la pudeur de Tagore que ce dernier condamne tout excès, toute application servile de doctrines qui ne peuvent être qu'un exercice prestigieux de la pensée ou la sagesse d'une élite, car cette sagesse du petit nombre deviendrait folie collective.

Ce roman chaste tout en nuances, s'éclaire d'une poésie profonde, intérieure, où s'exprime l'âme religieuse de l'Inde.

## LA NAISSANCE DES DIEUX

*par Dmitri Merejkowsky (chez Calmann-Lévy)*

Dmitri Merejkowsky avait publié il y a quelques années la *Mort des Dieux*, roman des derniers beaux jours du paganisme sous Julien l'Apostat. Et voici que plongeant au plus ténébreux passé il nous conduit en Crète aux temps minoens. Le sujet de la *Naissance des Dieux* de pure invention, repose sur une ambassade imaginaire de Tout Ank Aucon, avant qu'il fut roi

d'Egypte, auprès d'Idomine, roi de Cnossos. Mais c'est prétexte à des descriptions de ce royaume de la fable, à une reconstitution d'après l'archéologie la plus récente, des mœurs, des costumes et de la vie Crétoise à l'époque du Labyrinthe du dieu Taureau, du Labrys, et des danses farouches des Thyades sur le mont Ida. Une figure de vierge virile traverse le roman comme un songe d'amour et de mort : c'est Dio, la chasseresse pour qui veut mourir Tammuzadad le babylonien. Et dans ces âges lointains où sourd du flanc des monts la menace obscure des Mères, ces génératrices des Dieux, le grand écrivain russe s'efforce à découvrir parmi le mystère des rites, le symbolisme avant coureur du Christ et fait pressentir avec la Croix apparue les idées futures de sacrifice et de rédemption.

Thèse hardie, mais qui prête sa force d'inspiration à une œuvre très belle.

Jean BALLARD.

## LE NOUVEAU CORSAIRE

*par René Jouglet (chez Plon-Nourrit)*

Voici un livre attachant. La chose est assez rare dans la production actuelle pour qu'on la signale avec plaisir.

Roman d'aventures, il devait au titre qu'il porte de l'être. Mais, ici, l'intérêt ne naît point des faits, comme dans une Atlantide par exemple. Il y a bien un enlèvement, des voyages, une poursuite, mais tout cela n'était point essentiel, et M. Jouglet l'eut supprimé sans que son livre ne cessât d'être un roman d'aventures. L'aventure, en effet, est située, transposée pourrait-on mieux dire, dans le plan psychologique. Pour ce « nouveau Corsaire », cet enigmatique Gadaï que M. Jouglet se garde de nous présenter avec trop de relief, il s'agit moins de conquêtes matérielles que de domination spirituelle. Gadaï est un subjugueur d'âmes. Par son mystérieux pouvoir magnétique par sa volonté, sa ténacité, son autorité, par la conscience qu'il a de ses facultés et du progrès indéfini dont elles sont capables, il poursuit l'asservissement des personnalités inférieures à sa personnalité dominatrice. Un autre homme, également supérieur par ses facultés et ses connaissances métapsychiques, l'ingénieur Holland, se dresse devant lui et tente de lui arracher sa proie, cette falote Lucienne, que Gadaï a dépouillée de sa personnalité. Et le

combat est âpre, dont cette âme est l'enjeu. Je ne connais rien, dans les boucheries héroïques de Thomas l'Agnelet, de plus poignant que cette lutte silencieuse, acharnée, sans merci, dont les armes sont étranges, et qui se livre, à distance, autour d'une âme en lambeaux. Gadaï triomphe ; il est le plus fort. Mais il n'usera point de sa victoire. Il lui a suffi de vaincre, et d'avoir acquis, au cours du combat, une conscience plus profonde de ses possibilités. Il abandonnera la proie dérisoire qu'il n'a un instant retenue que par défi, et marchera vers d'autres conquêtes.

Ce qui donne à cet ouvrage un attrait mystérieux qui lui assurera certainement un succès durable, c'est l'irritant problème de la personnalité humaine, de ses énergies encore ignorées, de cet enchevêtrement de forces hostiles qui luttent dans son inconscience, et qui échappent à toute discipline, à tout contrôle. « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio, qu'on ne l'imagine dans les rêves de votre philosophie ». La psychanalyse, les théories freudiennes, l'attirance de l'inconscient dominent la pensée de M. Jouglet. Ceux d'entre nous qui parviendront avant les autres à explorer ce redoutable domaine, à asservir ces forces secrètes, ceux-là seront les dominateurs de demain, les nouveaux corsaires. Par moment, devant l'âme asservie de Lucienne, prisonnière du remords d'un crime qu'elle n'a pas commis, mais qui lui a été suggéré, imposé, par son maître, j'ai pu songer au « Mangeur de rêves » de Lenormand. Rencontre de spécialistes, réminiscence ? Ceci, quoique troublant, ne diminue point cet ouvrage, dont la formule dépasse ce détail de l'aventure.

On a parlé un instant du Prix Goncourt pour le « Nouveau Corsaire ». Je ne sais s'il est le meilleur roman de l'année ; mais entre l'ouvrage primé et celui-ci, l'hésitation n'était pas possible. Les Dix eurent-ils la berlue ?... A moins que... Mais, comme dit l'autre, ceci est une autre histoire...

G. MOUREN.

*

* *

# LES POETES FANTAISISTES

Pour paraître au début d'Avril : LES POÈTES FANTAISISTES premier cahier de la série publiée par les éditions de Feuilles au vent, et consacré au groupe des poètes fantaisistes ainsi qu'à leurs amis.

Cet ouvrage comprend :

Des *poèmes* inédits de : Tristan Derème, Jean Pellerin, Francis Carco, Léon Vérane, Noël Ruet, Philippe Chabaneix, Fagus, Jacques Delmond, Tristan Klingsor, Jean Lebrau, Marcel Ormoy, André Gaillard, Gaston Baissette.

Des *Etudes* sur : P. J. Toulet, par Henri Martin ; Tristan Derème, par Henri Duclos ; Philippe Chabaneix, par Tristan Derème ; Jean Pellegrin, par Yves Périssé ; Francis Carco, par Philippe Chabaneix ; Jean Marc Bernard, par Paul Martignon ; Léon Vérane, par André Gaillard ; Noël Ruet, par Tristan Derème, etc...

Des articles généraux sont consacrés : au *groupe des Fantaisistes*, par Gaston Baissette, et à l'*Histoire de la Fantaisie*, par Yves Périssé.

En souscription :

500 exemplaires numérotés sur vergé, format in-8° coquille, au prix de 5 francs l'exemplaire.

12 exemplaires sur papier de luxe, réimposés sur format in-4° tellière, au prix de 120 francs l'exemplaire.

Aux éditions de Feuilles au Vent, Huit rue du Coq d'Inde, TOULOUSE, et à PARIS, chez Henri Duclos, 45, boulevard Voltaire (XI^e^).

Pour MARSEILLE, André Gaillard, 63, Rue Saint-Sébastien, se chargera de réunir les souscriptions qui lui seraient adressées d'ici fin Avril.

## ELEGIE

*Tu aimais les raisins de Corinthe, les mangues*
*Et les nèfles et tu parlais quatorze langues.*
*Un perroquet de pourpre et de pistache sur*
*Ton ombrelle perché lançait des cris. L'azur*
*S'ouvrait comme une fleur lumineuse et mes strophes*
*Décoraient ta beauté de leurs souples étoffes.*
*Mais un matin d'hiver tu pris le paquebot*
*A Brindisi et tu partis pour Colombo.*

## VENUS MARINE

*Robe de lin, collier de jade,*
*Le sourire frais et charmant,*
*Valentine aime l'orangeade*
*Et le pied nu de son amant*
*Quand rose il sort de sa babouche.*
*La baiser doux sur la bouche.*
*Profitez-en, mauvais garçons.*
*Mais devant ta grâce, Mireille,*
*Qu'à la sienne on trouve pareille*
*Combien pèsent peu nos chansons !*

PHILIPPE CHABANEIX.

# AIR DE BAL

A Tristan Derème.

*Etendu sous un orme au tronc rude et rustique,*
*Je contemple le vol tournoyant des moustiques.*
*Ils dansent. De l'amour des filles je n'ai cure.*
*Mon chapeau est coupé en deux par le trait pur*
*Séparant le soleil de l'ombre fraîche et molle.*
*Il est fané. Mon oncle en escale à Bristol*
*En 1900 l'avait acheté pour vingt sous,*
*Un soir de brume, à un barman correct et saoul.*
*Il n'a plus de ruban. Je l'aime. Je le mets*
*Aux champs pour me rouler dans les foins bleus de Mai.*
*J'écoute la colombe amoureuse qui râle.*
*Sa plainte lente et rauque alterne avec un bal*
*Champêtre. Une flûte aigre agite les corsages*
*Comme les fleurs au vent tremblant dans le feuillage*
*Et l'ombre du bel orme abritant mon repos*
*Tourne avec le soleil au son d'un piston faux.*

ANDRÉ GAILLARD.

(Extrait des « Poètes Fantaisistes »).



# Revue des Revues

## *ALFRED DE VIGNY AUX PYRENEES*

Le jeudi 11 juin 1824, le 55e régiment d'infanterie de ligne, colonel de Fontanges, faisait son entrée à Pau. A la tête de sa compagnie, « ayant l'air aussi peu militaire que possible », le capitaine Alfred de Vigny chevauchait, d'un air lointain, pensant à ces quatre derniers mois qu'il avait passés en congé, à Paris, et à ce poème qu'il venait d'éditer, et qui s'appelait « Eloa, ou la sœur des Anges ».

C'est ce noble visage de poète, exilé par les hasards de la servitude militaire dans ces beaux pays pyrénéens, que M. Armand Praviel évoque dans la *Revue des Deux Mondes*

A. de Vigny croyait encore, à cette époque de sa vie, à sa vocation militaire. Soldat dès l'âge de dix-sept ans, lieutenant de la Garde royale pendant neuf ans, promu capitaine le 28 mars 1823, il a pu croire que la guerre d'Espagne allait lui donner l'occasion de trouver dans le métier des armes cette grandeur qui ne lui était point encore apparue. Mais la destinée jalouse veillait; une autre gloire lui était réservée. Le régiment où notre jeune héros espérait accomplir ses prouesses guerrières, après avoir traversé la France, s'arrêta à Orthez, et ne passa jamais la frontière.

De son séjour aux Pyrénées, de ce mélancolique Orthez, moyennageuse capitale du Béarn, pleine du souvenir de Jeanne d'Albret, où vit encore cette tragique légende du vicomte Gaston Phébus, que conte Froissard ; de cet Oloron, « sorte de Mont Saint-Michel, baignant dans la rivière ses murs noircis et ses maisons étagées, et couronnant sa pyramide de pierraille d'une esplanade où s'étale l'étrange coupole romano-bysantine de l'église Sainte-Croix », dans cette vieille cité, silencieuse et discrète, « séjour rêvé pour un poète du passé », et où il devait écrire les plus belles pages de son Cinq-Mars ; de Pau même, malgré qu'il souffrit de l'hostilité que les habitants marquaient à ce régiment

trop royaliste, il a emporté des impressions fortes, qui ont certainement contribué à donner à son œuvre son caractère de grandeur.

« Cette âme romantique, dit M. Praviel, tournée plus volontiers vers les brumes d'outre-Manche que vers le clair soleil latin, a pu s'éloigner facilement du Midi pyrénéen, retrouver avec joie le ciel tendre et fin de Paris, et la grasse Touraine, « le jardin de la France ». Il n'en reste pas moins que c'est ici, dans cette province aux couleurs vives, à la langue rude et sonore, aux mœurs pittoresques, aux costumes bariolés, au passé violemment dramatique, qu'il a rêvé ses grandes œuvres, son Cinq-Mars, ses drames, ses poèmes. Et l'on peut se demander si l'élégiaque un peu trop fluide qui était en lui n'a pas pris ici, durant ces deux années d'exil, cette puissance de vision, cette fermeté de touche, cette profondeur de pensée, cette sobre vigueur d'expression, qui lui ont permis de dédaigner les modes passagères, de faire fi de l'indifférence des uns et des vaines popularités des autres. A mesure que le temps s'écoule, il grandit. A chaque tournant de la route, nous perdons de vue un de ses rivaux d'autrefois. Mais il est toujours là. Il porte avec lui un peu de l'éternelle jeunesse de nos montagnes. »

## *UN TEMOIN DE LA BOHEME LITTERAIRE*

Ce témoin, c'est Charles Toubin, frère du docteur Eugène-François Toubin, doyen des médecins de France, décédé dernièrement à Salins-les-Bains. Les deux frères furent mêlés dans leur jeunesse, à la vie de cette bohème pittoresque que devait idéaliser Murger, et Charles écrivit, vers 1890, de savoureux souvenirs que M. Ch. Dornier nous fait connaître dans la Revue de France.

« En 1844, Charles Toubin quittait Salins, sa petite ville du Jura. Comme il préparait l'agrégation d'histoire, passant un jour devant les bureaux du *Corsaire*, il jeta dans la boîte une petite pièce de vers. « Grand fut mon étonnement, écrit-il, de trouver mes vers, le lendemain, s'épanouissant dans les colonnes du journal ». Il devait se lier, dans ce milieu, avec un groupe de jeunes écrivains dont plusieurs connurent la gloire, tous alors pauvres et besogneux, vivant d'expédients, inspirés et sordides, et collaborateurs rien moins que réguliers du Corsaire. Champfleury, Beaudelaire, Murger, Armand Barthet, Auguste Vitu, Privat d'An-

glemont, Arthur Ponroy, s'y agitaient, sous l'avare attention du « Père Le Poitevin », rédacteur en chef.

Charles Toubin a su croquer ces rares physionomies, et nous en présenter des portraits curieux et vivants.

C'est d'abord Champfleury. « Celui-ci est bien un bohême par ses mœurs, sa dèche perpétuelle, la misère même qu'il a connue, mais, comme le dit Charles Toubin, il garde, parmi ses compagnons une délicatesse qui le met à part. » Je cite ce trait de fine observation :

« On sait combien il aimait les chats, étant chat lui-même par sa barbiche, son regard en dessous pour mieux observer, par le « catimini » de ses allures physiques et morales, parfaitement exemptes de déloyauté, mais non dépourvues de coups de griffes surtout lancés à qui lui marchait sur la patte. »

« Champfleury, nous dit Ch. Dornier, demeurait alors quai Voltaire, dans l'hôtel Pellapra, au quatrième ou cinquième étage. Un jour, Ch. Toubin le rencontre, sortant de cet hôtel, ayant sous son bras gauche un petit paquet contenant une ou deux chemises, autant de paires de chaussettes, un ou deux manuscrits commencés, et à la main droite un encrier et une plume d'oie.

— Où allez-vous ainsi, mon cher Champfleury ? lui dit Toubin.

— Chez Louise. Cet animal de Pellapra m'a flanqué à la porte parce que je lui dois deux termes, et il n'a pas voulu seulement me laisser emporter mon mobilier, dont je le défie bien de tirer quinze francs.

Cette Louise, chez laquelle Champfleury allait chercher un refuge, n'était pas une des figures les moins curieuses de ce milieu d'artistes et de bohêmes.

« C'était une grande fille de village, non belle de visage, à cause de ses tâches de rousseur, mais d'une figure très douce et d'un corps qu'on disait très beau. Elle était née dans les environs de Besançon, et Clésinger l'avait amenée à Paris pour lui servir de modèle d'ensemble. On sait qu'il était très brutal, jusqu'à frapper, disait-on sa femme Solange et sa belle-mère Georges Sand. Il battait comme plâtre la pauvre Louise, qui le quitta et alla poser indistinctement dans tous les ateliers, où elle fut appréciée, surtout des sculpteurs, ayant juste à la taille cinquante centimètres, ce qui est l'idéal pour le statuaire, alors que le peintre préfère dix centimètres de moins. Elle gagnait largement sa vie, et comme elle avait bon cœur, elle était toujours prête à accorder

la double hospitalité de sa table et de son lit à tout infortuné qui venait la lui demander, à la condition que la place fut vacante, et que le postulant fut homme de lettres, peintre, sculpteur ou musicien. « Rien qu'un à la fois, disait-elle, mais, dès qu'il est parti, tout de suite un autre pour que le lit ne refroidisse pas. De cette façon, on fait des économies, on n'use pas deux matelas. » Les artistes et la bohême l'appelaient la bonne Louise. Elle venait souvent au café de la Rotonde, près de l'école de médecine, tantôt avec Laviron, tantôt avec Arbaud, deux peintres ses compatriotes, et c'est là que je l'ai vue ».

Et ceci, sur Baudelaire :

« Au rebours des autres bohêmes, il était très propre de linge, de chaussure et de vêtements. Il portait, quoique non républicain, une cravate rouge à nœud quelque peu lâche, et un de ces paletots sacs qui avaient été à la mode quelque temps auparavant, et à l'aide duquel il aimait à dissimuler la gracilité de son corps. Rien n'était plus curieux que sa tête composée de deux étages faisant contraste l'un avec l'autre. En bas, la bouche assez grande, très contractile, grimaçant fortement quand il voulait exprimer le mépris pour homme ou chose. A l'étage supérieur, des yeux noirs très vifs et cependant pleins de douceur, des cheveux bien plantés et un front superbe. Le nez bien planté aussi s'appuyait sur des narines toujours prêtes à se gonfler, en sorte qu'il n'y avait pas moins de trois expressions différentes dans sa physionomie : en bas, du satyre ; plus haut, dans la région de ce nez aux ailes mobiles, de la sensualité, et plus haut encore, quelque chose de pur et même d'angélique qui vous remettait en mémoire que son père avait été moine avant la Révolution ».

Constamment en proie à cette terrible maladie que Rabelais nomme « faulte d'argent » Baudelaire préférait passer la nuit chez ses amis plutôt que chez lui, par crainte d'un réveil désagréable. La même affection invétérée lui commandait de ne dîner que chez les autres. « Pour épargner à ses amis la peine de l'inviter, il s'invitait lui-même et vous disait avec la plus parfaite bonhomie : « Avez-vous quelqu'un à dîner aujourd'hui ? — Non, Baudelaire. — Eh bien, je vous tiendrai compagnie ». Cette hospitalité forcée n'était pas ruineuse. Nous dinions, mon frère et moi, chez Lescoffy, rue de Beaune, à trente sous par tête, et Baudelaire avait le bon esprit de se contenter de cette table-là. Au café, il nous permettait de lui offrir tout ce qu'on voulait, surtout du vin blanc qu'il préférait de beaucoup à la bière ».

On connaît sa liaison avec la fameuse Jeanne Duval, la « Vénus noire », qui le cocufia quantes fois, lui soutira tant d'argent, et dont son goût de l'excentrique ne lui permettait pas de se passer. Car, nous dit Toubin, l'aurait-il gardée si longtemps si elle eut été blanche comme toutes les femmes d'Europe ? — Cette mulâtresse indigne était pour lui, dans le domaine du sentiment, l'équivalent de ses fameuses cravates voyantes et de son paletot sac.

Sur Murger, sur cette Mimi qui devait connaître la célébrité de Manon, sur Courbet et son orgueil effarant, sur le modeste Bouvin, que de pages de haulte gresse ! — Je renonce difficilement au plaisir de tout citer.

Décidément, cette époque, avec ses hurluberlus désargentés, son désintéressement, ses naïvetés, était fichtrement plus attrayante que ce siècle d'écrivains-business où un hasard malicieux me fit la mauvaise blague de me semer...

## *LE DELUGE MODERNE*

De l'*Hermitage*, sous la signature André Spire :

### PAPIERS

*De tous les coins de la terre*
*Les papiers volent, les papiers volent*
*Sur les tacots, les tortillards, les diligences,*
*Les chemins de fer, les avions, les paquebots,*
*Les papiers vont, les papiers volent,*
*A dos de mulet, ventre d'homme.*

*Et le cœur bat,*
*Et le corps tremble,*
*Et les mains coupent fiévreusement ;*
*Et les yeux pleurent,*
*Et les yeux rient,*
*Et le cœur bat, et le corps danse.*

*De tous les coins de la terre*
*Les papiers volent, descendent*
*Sur la table de travail,*
*Et les mains lasses arrachent, froissent*
*Enveloppes, bandes et rouleaux ;*
*Et, désespérées, les mains tombent.*

*De tous les coins de la terre*
*Les pensées, les idées, les gestes,*
*Les amitiés et les chansons,*
*Tourbillon, cyclone, s'abattent*
*Sur la table de travail.*

*Choisir, oublier, que faire,*
*Feuillets bienvenus et maudits ?*
*Vous lire, tueurs de poèmes,*
*Ou, dans le linceul des dossiers*
*Le catafalque des armoires,*
*Vous coucher, vous ensevelir ?*
*Ah ! tu pétilles, tu m'appelles,*
*Avec ton feu, tes étincelles,*
*O bienfaisante cheminée !*

*De tous les coins de la terre*
*Les papiers volent, foncent.*
*Sur les tables, les fauteuils, les chaises,*
*Les papiers s'entassent, montent.*

M. André Spire doit « faire » les livres ou les revues dans un ou plusieurs périodiques... — Ah ! que c'est bien là le cri du cœur !

Gaston MOUREN.

*
* *

## MEMENTO

*L'ANE D'OR.* — Montpellier.

De Henry Cabrillac : *Contre le fanatisme.* — M. Cabrillac s'élève contre le dogmatisme de toutes les écoles ultra-modernes qui prétendent imposer *urbi* et *orbi* leurs élucubrations. « Il ne s'agit pas de fermer les yeux obstinément aux réformateurs qui nous sollicitent, aux nouveautés qu'on nous propose. Surréalisme, néoclassississme, unanimisme, nous désirons connaître et comprendre toutes ces suggestions ; mais nous ne voulons pas non plus nous arrêter à l'une d'elles et nous y fixer. » Assez de manifestes, assez de formules ! Qu'on nous apporte enfin le chef-d'œuvre annoncé, qui fera se taire tous les doutes ! Entre nous, ne pensez-vous pas, M. Cabrillac, qu'au fond de ce fanatisme, il y a surtout le désir de crier bien haut qu'on existe, et l'obscure conscience d'un mérite impuissant à prouver cette existence ? Laissons s'agiter les démiurges parisiens ; si le grand œuvre trouve un jour son artisan, c'est de la province qu'il viendra, vous verrez.

*LA CRIEE.* — Marseille.

M. Léon Franc n'est pas tendre pour Reyer :

« Un marseillais, Reyer, allons donc. Un renégat. Troquer son nom ne lui suffit pas. Il alla chercher au pays des Walkyries la plus incompréhensible, la plus ennuyeuse et la plus ridicule des histoires... Reyer, mais Marseille n'a pas à se glorifier de celui-là. Elle n'a pas à rougir de lui. Cachez-le, qu'on n'en parle plus.»

... Ni pour notre nouvel Opéra :

« Malheureusement, même pour un cinéma, la nouvelle bâtisse ne convient pas. Peut-être pourrait-on l'utiliser comme piscine, comme Casino, ou, en déblayant le terrain, pour le foot-ball. »

*LE MERCURE DE FRANCE.* — Jean Baelen : Notes sur le caractère espagnol. — Francisco Contreras : le Monstre amoureux, nouvelle.

*REVUE DE PARIS.* — Comte de Fels : Le cartel de l'ordre. — H. de Jouvenel . Le comte de Saint-Simon. — A. Kammerer : La mer Rouge à travers les âges.

*LA REVUE EUROPEENNE.* — Belle étude de Valery Larbaud sur Elémir Bourges.

*LE RADEAU.* — Le radeau, qui en est à son deuxième numéro, et qui ne prétend vivre au-delà du douzième, nous donne par avance son programme :

Le premier numéro est éclectique ; le deuxième dogmatique ; le troisième, humoristique ; le quatrième, philosophique ; le cinquième, érotique ; le sixième, esthétique, etc. Quel dommage que ce radeau n'aille pas repêcher toutes les rimes en ique dont foisonne notre langue ! Quelle belle carrière lui serait assurée !

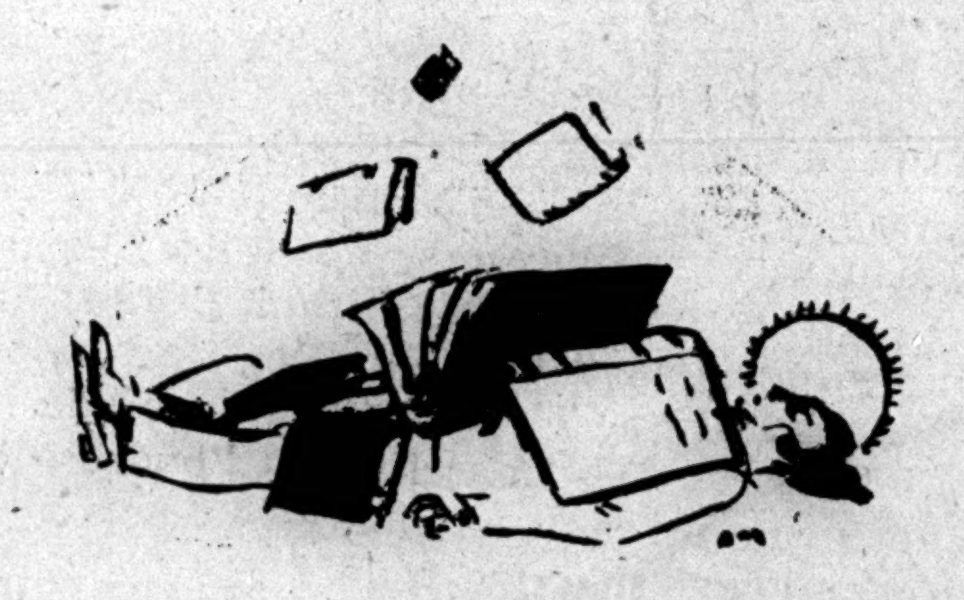
*LE MONDE NOUVEAU.* — Louis-Germain Lévy : Le problème du mal. — Une fervente chronique des lettres occitanes, de Pierre Jalabert.

*LES MARGES.* — Jean-Louis Talon : Contes espagnols. — Denis Saurat : Sur Dostoievsky.

*EUROPE.* — Luc Durtain : Ma Kimbell. — Martin Buber : Rabbi Mosche Leib de Sassow.

*LE FLEUVE.* — Noré Brunel. — E. Malespine. — G. Sarrazin.

G. M.



# La vie marseillaise

— Aimez-vous les sports ?

C'est tout simplement qu'à les cuisiner en les nuances polychromes des sauces rédactionnelles — depuis la sauce safran, jusqu'à la sauce bleu clair, en passant par la sauce blanche — on vous en a soulevé le cœur. Le cœur, vous dites qu'il l'avait bardé d'un triple airain, le premier qui se délecta d'un compte rendu sportif. Mais quoi ! le chroniqueur ne vous parle précisément que de jarrets d'acier, de bielles qui sont des jambes, de détentes qui sont des gestes, de ressorts qui sont des muscles, et vous n'avez fait, après le chantre mélodieux de Capoue même, qu'ajouter un hommage au triomphe de la métallurgie dans le domaine physiologique. C'en est le siècle.

Hé bien, cette transmutation du corps, des sens, jusque de l'âme, cette métamorphose de l'être en mécanique précise et merveilleuse, des milliers de personnes l'ont éprouvée l'autre jour à un degré exceptionnel. Il y avait là, sans doute, des diabétiques et des emphysémateux ; il y avait certainement des messieurs chauves avec une chaîne en or sur le ventre, des comptables, des élégantes, des gens gais et des hypocrites. Il y avait une foule, en un mot, faite de tous les éléments divers et innombrables d'une foule. Et cette foule criait parce que la forme concrète de son enthousiasme et de son instinct passait devant elle en tourbillon.

Au pied des tribunes qui bâillent dans le soleil comme de gigantesques mollusques, les folles machines passaient avec un ronflement déchirant. C'était — quoi? — des autos qui allaient très vite. Des accélérateurs écrasés. Des mécaniciens fiévreux. C'était aussi des constructeurs intéressés. Des marchands d'hydrocarbures réjouis. Des commerçants en affaires. Le beau motif, vraiment, d'enthousiasme que voilà !

C'était tout ça, évidemment, que représentait la manifestation sur « l'anneau de ciment ». — Vous savez, *le cher anneau que vous m'avez vendu..* — Ce n'était que çà.

Mais parce qu'il y avait encore, pourtant, à chaque volant — ah ! c'est bien le mot — un homme qui avait décidé que plus aucune contingence misérable n'existerait pour lui, ni temps, ni espace, ni pesanteur, ni révolte de la matière, ni résistance, ni entrave, ni rien; qui avait affirmé par dessus le marché, qu'il s'était davantage libéré de tout celà que les autres hommes pareils à lui sur leur volant pareil au sien ; qu'il était le plus fort et qu'il irait le plus vite, — à cause de cet homme aux énormes lunettes émergeant du capot, la foule avait raison de crier.

Le reste, ça ne comptait pas. Mais du moment que ce ronflement était une ardeur, que ce tourbillon était une lutte, cette vitesse un danger, du moment qu'il y avait un orgueil à mesurer, l'exaltation du sport apparaissait noble et belle. Et au surplus elle vous attrapait à la gorge avant que vous ayez eu le temps de vous faire une opinion sur elle.

Maintenant, vous direz que vous aimez les sports ou que vous ne les aimez pas. Vous direz même peut-être que l'automobile est dangereux et qu'il est déraisonnable de s'exposer à se casser la tête. Evidemment c'est déraisonnable ; évidemment c'est dangereux. Mais vous voyez bien que vous ne pouvez pas répondre à ma question de votre fauteuil, avec des manches de lustrine, et des pantoufles. Il faut d'abord aller prendre l'ambiance de l'homme aux lunettes.

— Aimez-vous le sport ?

Jeansey

# *Le vernissage de l'Araignée*

Cela s'est vu : on peut apprivoiser l'Araignée. Il suffit de se déguiser en naturaliste, une paire de besicles sur le nez comme en porte Carlo Rim, de s'assurer la complicité du *Soleil* et de procéder ainsi :

D'abord de la musique, comme tous les solitaires et les incompris l'araignée est mélomane. Donc beaucoup de tapage rythmique et les instruments les plus divers : Jazz, guitare hawaïenne, ocarina, cymbales, il faut ajouter quelques modulations sur linotype, quelques crépitements de Remington portative et le roulis en clef de fa des rotatives. A ce prix, notre lunatique animal daignera se montrer, alors, couic... d'un geste souple et enveloppant on la cueille, on l'étale, on la met sous verre et on la naturalise bel et bien sans oublier quelque inscription latine comme *Gus Bofa, Vertès, Salazar, Carlo Rim*, etc.

Le plus difficile est de la vernir. Cette opération se fait toujours en musique et en public. Du moins c'est Carlo Rim qui l'affirme. Il trouve préférable de ne pas confier ce soin aux amateurs du four, car l'araignée vernie doit conserver ses couleurs, et ne pas s'écailler à l'usage. Aussi trouve-t-il plus sage d'opérer lui-même aidé de son ami Remacle. La chose se fait en un tour de main. On prie une foule de gens qui ne l'aurait pas remarquée ailleurs de venir la voir et on laisse dire. La somme d'inepties et de fadaises qui suintent un peu partout a tôt fait de la recouvrir d'une croûte épaisse que le *Soleil* achève de fondre et de vitrifier. Le soir même, sans autre formalité, elle est vernie. La musique est là pour activer la secrétion du public.

Il n'est pas mauvais d'inviter quelques officiels à la cérémonie — ils ajoutent, s'ils ont de l'esprit, un sel actif au mélange et s'ils n'en ont pas prouvent une fois de plus que l'araignée est inoffensive — elle ne visite pas tous les plafonds.

Seuls ont l'aumône de sa loufoquerie, les piqués, les loustics, les lunatiques, les bons drilles, les toqués, les mystiques, les maniaques et ceux que marque au front la bonne félure : les Gus Bofa, les Laborde, les Dignimont, les Falké, les Oberlé, les Carlo Rim,,,,, ceux qu'elle a choisis, pour leur chatouiller à loisir la base du cervelet.

Car, marqué par elle, on l'est pour la vie.

Notre ami Carlo Rim vient de l'éprouver ; il en fut touché certain soir, et sans voir le danger, fila avec l'Araignée qui l'entôila.

Ce fut une idylle... quasi vernale.

Dans le goût de Gus Bofa.

Jean BALLARD.

Aux dernières nouvelles, nous pouvons considérer Carlo Rim comme à peu près perdu pour la vie bourgeoise. Sa nouvelle conquête s'attache à lui de toute sa force arachnéenne, lui en fait oublier Daumier et ne le lache plus. Elle va pousser l'impudence jusqu'à lui faire gérer ses biens.

Mais ses amis ne l'en aiment pas moins, car
*Carlo Rim est nommé administrateur de l'Araignée.*



# Conférence de M. Edouard Estaunié aux Amis des Lettres

---

Jamais on n'avait vu tant d'yeux braqués sur la table minuscule du conférencier doué ce soir-là d'un surprenant prestige — tant d'yeux brillants de curiosité et d'impatience. C'était la véritable fête de l'année : un académicien, trois semaines avant son discours de réception allait paraître et faire une conférence inédite — un romancier allait parler du genre qu'il illustre.

On savait le sujet : *la Province dans le roman français*, mais on savait surtout pour avoir lu fervemment ses livres que nul autre qu'Edouard Etaunié ne le traiterait mieux. Ses thèmes sont presque tous empruntés à la vie de la province sauf l'*Ascension* de M. Baslèvre où la gravité silencieuse des sous-préfectures semble régner en plein cœur de la capitale, à force de méditation, de dépouillement, de vie intérieure. Les bruits du boulevard meurent toujours dans l'œuvre d'Estaunié au seuil de l'âme angoissée.

. La province ? Qui la connaîtrait mieux que lui ? N'en est-il pas le fils? Il naquit à Dijon et sa carrière lui a fait parcourir la France. Et nous assistons peu à peu avec l'*Empreinte*, les *Choses voient*, l'*Appel de la Poule*, la *Vie secrète*, l'*Infirme aux mains de lumière*, le *Labyrinthe*, le *Ferment* au défilé des paysages tour à tour scintillants sous la bruine ou flagellés par le vent ou parfois même alanguis de tiède lumière et toujours comme imprégnés de la couleur des âmes que la province a lentement formées dans le silence et l'ennui.

A quoi se réduisent la psychologie du parisien, le pathétique d'une vie dans les cités ? Toutes les existences y sont commandées par le même souci de vivre, de vivre vite, et d'user avec le plus d'éclat une énergie appauvrie par la dissipation de l'esprit et des sens. En province, dit Edouard Estaunié, l'individu se replie et songe, le loisir permet le recueillement fécond, le souvenir, la lente suc-

cession des états d'âme qui s'enchaînent et créent ainsi une vie morale où les prolongements de l'hérédite des traditions s'accusent, se fortifient, se lient et composent une perspective aux plans innombrables et mystérieux. C'est proprement l'eldorado de psychologie, terre bénie d'analyse, et c'est pour cela que la littérature provinciale constitue le fonds le plus riche du roman français.

Cette vie intérieure, dit-il encore, a produit les individualités marquées ; dans le silence des petites villes, dans la solitude des campagnes, la personne isolée d'autrui ou méfiante ou hostile se défend mieux, s'organise, se complète, et tâche à se réaliser pour elle-même dans une sorte de monde clos dont elle a créé toutes les formes, toutes les dépendances, tous les rêves. Au-dehors, c'est un reflet semblable aux autres personnes — reflets, au-dedans, le masque levé, c'est le foyer plein d'étincelles, craquant et sifflant qui embrase jusqu'à le disloquer le vase réfractaire du *moi,* c'est le déchaînement des passions bridées en pleine lumière et qui prennent leur revanche dans l'ombre dans les veillées où l'on ne dit mot en guettant les bruits de l'obscurité, dans les nuits où l'on épie le voisin, où l'on se penche sur les dormeurs agités de mauvais songes, où l'on surprend les incohérents propos murmurés entre deux portes dans les ténèbres ; c'est aussi le secret des vocations humiliées des recherches moquées, la dilection qu'on n'avoue pas et l'étude qui vous grise d'insomnies pour une science d'hypogée, où quelque magie satanique. Et cette individualité cristallisée de la sorte va connaître l'étreinte des traditions. Ce sera le conflit farouche de tout le roman français ajoute encore le grand écrivain, tout Balzac, Flaubert, Stendhal ; la querelle où l'âme se déchire et toujours se sacrifie, car dans cet antagonisme, c'est la tradition qui l'emporte, l'individu se soumet, se consume, dans le renoncement et la colère, parfois la haine, mais se révolte bien rarement.

La province est frondeuse et respectueuse à la fois, elle moque ce qu'elle vénère le plus profondément, plaisante l'administration et les religieux et leur demeure attachée de toutes ses forces. C'est ce mélange d'ironie et d'amour de gouaillerie et de zèle qui la rend si attrayante

au psychologue parce qu'il en démêle sous les contradictions apparentes les facteurs profonds. Telle qu'elle est, c'est la grande nourricière du génie national, le conservatoire des énergies du pays, et termine Edouard Estaunié, c'est encore là qu'il faut chercher le vrai visage de la société française depuis Rousseau qui créa le roman provincial jusqu'à nos jours — où un panorama plus complet reste à montrer, ou bien des éléments de vie demeurent dans l'ombre, érudits, savants, archéologues, naturalistes, écrivains groupés en de modestes académies provinciales, autrefois pleines de sève et d'honneur, aujourd'hui sacrifiées par une centralisation intellectuelle excessive au profit de leurs grandes sœurs de la capitale.

Qui nous montrera cet effort continu, ignoré pourtant si fécond ? Mais le conférencier dans une pensée d'effacement qui l'honore s'oubliait lui-même? Et son œuvre! Elle en a dépeint, de ces glorieux méconnus, abbés aux âmes d'évangile, savants cloîtrés, ingénieurs hallucinés. Et l'abbé Rouville des *Solitudes,* et Lethois de la *Vie secrète* et Lormier de l'*Appel de la Route ?* Certainement la galerie s'enrichira, de ces solitaires un peu lunatiques, étonnants par leur originalité et leur science dont nul ne se doute.

Dans un enthousiasme véritable où fusaient les bravos où crépitaient le claquement des mains le conférencier aimé des *Amis des Lettres* gagna la coulisse rappelé deux fois, et la salle houleuse se vida, ayant contenu un peu plus de pensée et de beauté que d'habitude.

Jean Ballard.



# *Fantomas et Marcel Sauvage*

Marcel Sauvage a tué Fantomas plus sûrement qu'un feuilletonniste. Il le tua un mercredi de mars vers 10 h. du soir à la Galerie d'Art Moderne où il parlait des tendances modernes.

C'est, vous le comprenez, de la poésie dont parlait Sauvage. Il affirma et nous sommes d'accord avec lui, que tout est sujet à poésie, que la sensibilité moderne doit réagir sur n'importe quoi et contre n'importe qui, que le poète moderne doit sentir avant de comprendre — cela pourra nous éviter un Delille !

Mais je fais immédiatement obstruction. J'ai l'impression que nos poètes actuels comprennent mieux qu'ils ne sentent. Nous vivons dans un siècle trop intelligent. Et je suis loin de prendre au sérieux un Paul Eluard, un Max Jacob ou un Blaise Cendrars. Je ne les comprends peut-être pas disait Marcel Sauvage ? Peut-être, mais enfin je trouve que ces Messieurs prennent des routes bien compliquées pour songer au chemin droit.

Je crois et toute l'amitié que j'ai pour Marcel Sauvage qui est un charmant poète ne m'abuse pas, au point d'abdiquer, je crois que la poésie contemporaine n'est pas de la poésie parce qu'elle est trop précise. Les mathématiques ne deviennent sujet à rêves que dans le calcul intégral — là où elles abordent l'infini... ou l'indéfini...

Que les poètes modernes soient sans talent ? loin de là. Sauvage en est la preuve. Max Jacob, Cendrars, Aragon-Moraud sont pleins de qualités, mais en eux existe un germe que leurs poèmes n'ont pas réalisé.

Sauvage souleva beaucoup d'idées, il fit du bruit, et même du bien en nous sortant un peu de la banalité suave et mélodieuse des conférences académiques.

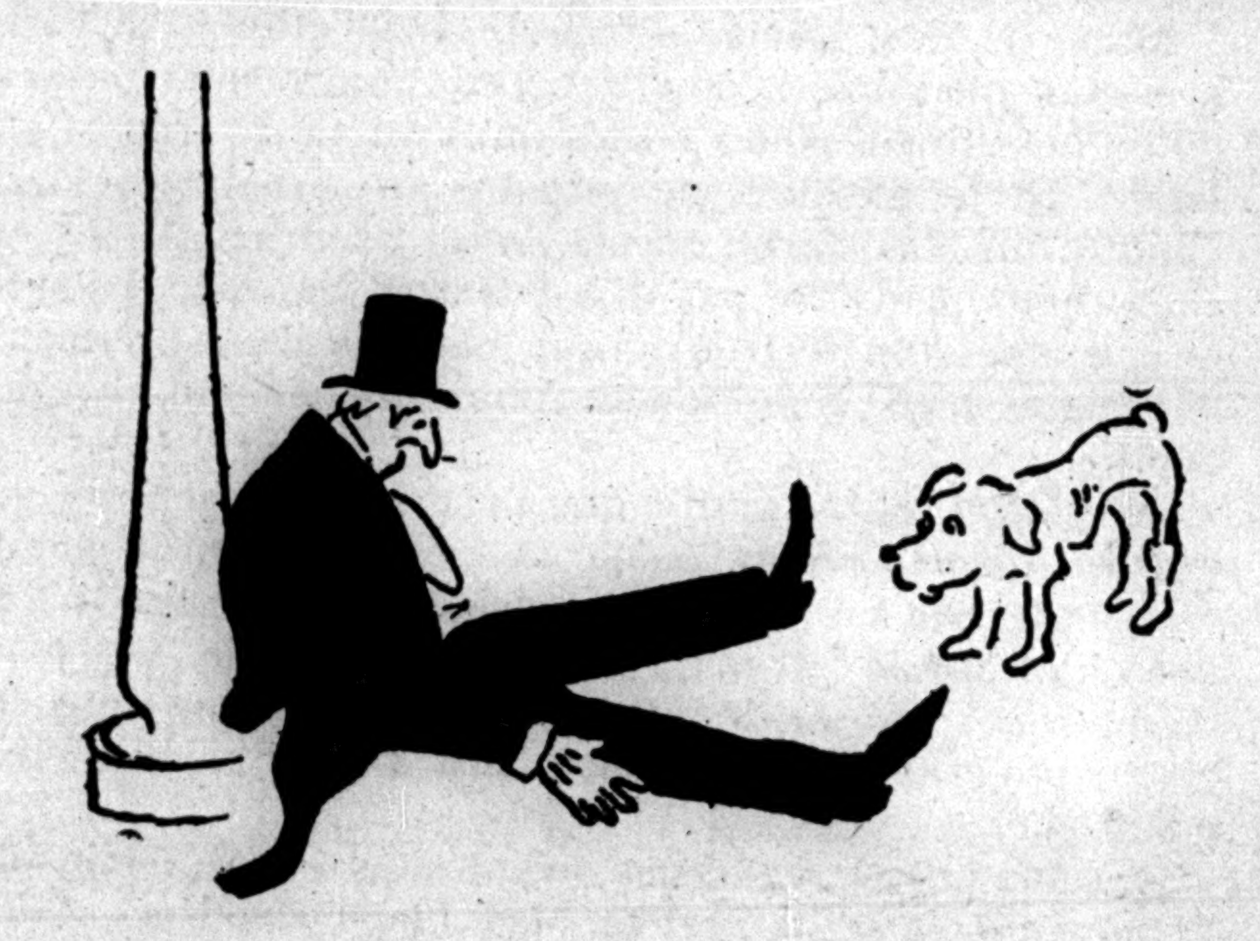
Et puis Marcel Sauvage parle délicieusement bien avec bonne humeur, avec esprit, il a des espiègleries de

gamin et des formules heureuses. Il a du courage et du bon sens, il est audacieux et prudent. Et puis il a eu le mérite d'avoir été parfaitement incompris par quelques-uns.

Un jeune homme me disait en sortant :

« C'est facile de faire une conférence il n'y a qu'à prendre un revolver ! »

Oui, jeune homme, mais je vous engage à vous tirer deux balles à la tempe, dans ce siècle de l'intelligence que Sauvage dénonçait malgré tout, on souffre un peu de voir des crétins qui prirent un coup de revolver pour du bruit, alors que c'était avec des sons, une parenthèse ouverte sur des idées générales.



# *Maurice Barrès à Marseille*

Samedi 14 mars par une après-midi grise, une plaque de marbre fut apposée au mur de l'Hôtel des Messageries Maritimes. On y pouvait lire ces mots :

*Au printemps de* 1914
*Maurice Barrès*
*Allant entreprendre une enquête*
*Au pays du Levant*
*A pris la mer à Marseille.*

Ainsi après Tolède, Metz et Strasbourg, Marseille devient une station barresienne, et nous le devons à M. Marcel Provence auquel je me plais à rendre hommage.

La cérémonie fut très simple, M. Marcel Provence remet la plaque aux Messageries. On l'en remercia, et M. Philippe Barrès ajouta quelques mots graves. On offrit une gerbe de fleurs à Mme Maurice Barrès. Mais je m'étonne qu'une telle manifestation n'eut pas été plus simple. Il suffisait de cette station aux Messageries. Le Directeur de cette Compagnie se déclarait le gardien fidèle du legs. Pourquoi avoir fait une attraction de ce geste pieux, car annoncer une conférence de M. Henry Bordeaux au Gymnase est une attraction — peu amusante sans doute — mais c'en est une. De plus on annonçait que Philippe Barrès, jeune auteur d'un très beau livre : *La guerre à vingt ans,* et fils du Prince Lorrain allait prendre la parole. Ceux qui n'eurent pas le courage d'aller stationner sur la place Sadi-Carnot, se retrouvèrent douillètement au chaud dans le théâtre. J'ai peur qu'on songea plus — que beaucoup songèrent plus, à entendre M. Henry Bordeaux, de *l'Académie Française,* qu'à se recueillir un instant sur le souvenir de Maurice Barrès.

Il est vrai que M. Henry Bordeaux parla de Barrès. Mais j'ai mal compris son titre : L'appel du divin. Au

demeurant l'auteur de la Croisée des chemins, trouva des mots très doux et très pieux pour parler de Maurice Barrès ! Il faut lui en garder quelque reconnaissance.

M. Emile Ripert parla de Lamartine et de Barrès à Marseille.

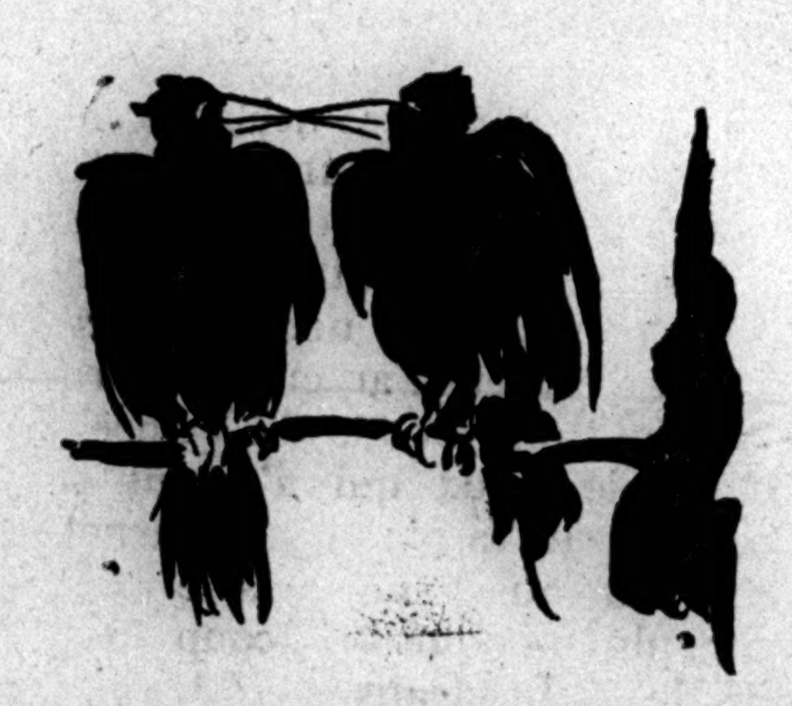
Le général Talvau parla du citoyen en phrases, brèves, simples et d'une grande piété.

M. Marcel Provence lut une déclaration des Amis Provençaux de Maurice Barrès.

Et enfin, M. Philippe Barrès évoqua le séjour de son père au château de Mirabeau au cœur de la Provence. J'aime l'éloquence grave de M. Philippe Barrès, il trouva des mots justes et sut faire revivre un instant celui qui lui laissa ce lourd héritage qu'est la gloire !

Maurice Barrès et Marseille, beau titre de méditation sur le visage divers de cette France qui de la porte de l'Orient va jusqu'à ces marches de l'Est où dort de son grand et pur sommeil celui qui au milieu de sa vie vint prier sur la colline inspirée !

Pierre HUMBOURG.



# La Musique

## LE ROI DAVID

La date du 15 mars pourra être marquée d'une croix blanche, à Marseille, car elle a vu se réaliser un des plus chers désirs de tous ceux qu'intéressent les arts. Ce *Roi David*, que l'éloignement avait rendu quelque peu mystérieux, s'est révélé soudain, grâce à l'initiative et aux efforts sincères de nos Concerts Classiques. L'on savait, par la presse, par les récits de ceux qui le connaissaient, quelle vie saine se dégageait de cette œuvre. Nos espoirs n'ont pas été déçus : *Le Roi David* est un des sommets de la musique moderne, parce que cette œuvre est puissamment *construite*, qu'elle est *sincère*, *musicale* et *populaire*.

Arthur Honegger, esprit pondéré, analyste sagace, a su prendre aux bonnes sources sa culture. Une esthétique plane au-dessus de son œuvre entier, celle de J.-S. Bach, le père Bach comme il dit lui-même ; Bach contient en essence toute la musique, par quelque côté qu'on l'envisage. Les *chorals* d'orgue évoluent du diatonisme de Palestrina au chromatisme de Franck ; les *Préludes et Fugues* demeurent l'élément éducateur de forme le plus merveilleux qu'il soit, les *sonates* pour divers instruments contiennent une variété de rythmes en regard de laquelle le Jazz-Band n'a rien inventé. D'ailleurs Honegger lui-même, nous a dit la prédilection qu'il marque au grand cantor (*Fortunio*, Mars 1925).

Chaque fois qu'il écrit quelque chose de grand, on trouve chez Honegger le souci mélodique et rythmique de Bach : les longues périodes développées dans un élan continu, les différents épisodes procédant directement l'un de l'autre sans arrêt, sans retour inutile, et chacun se suffisant à lui-même. Pour divers que soient les motifs, ils ne sont jamais hétérogènes ; et forts de leur unité de conception, ils augmentent encore leur puissance par les liens qui les unissent l'un l'autre. Voilà, je crois, le secret de cette magistrale construction.

Œuvre sincère..... Plusieurs choses le prouvent. Honegger a

écrit le *Roi David* en deux mois ; en considérant le temps matériel qu'il faut pour composer une œuvre de plus d'une heure et l'orchestrer, on peut affirmer que le *Roi David* est un premier jet. « Les premiers sentiments sont toujours les plus naturels » écrivait Madame de Sévigné. Le compositeur n'a pas eu le loisir de fignoler, de polir, de remettre vingt fois sur le métier ; une seule a suffi, parce que c'était la bonne ; œuvre concise et musclée, taillée à l'emporte pièce, quintessence de l'esprit du livret, magnifique évocation des temps héroïques où s'édifiait l'histoire d'Israël. Ce caractère brutal est encore une preuve de sincérité : Honegger était incapable de travestir la Bible.

Pour un tel esprit, ce texte devait révéler, en une prodigieuse évocation, la vie de plusieurs siècles, que la lettre voile au lecteur vulgaire. Honegger a vu, vraiment vu, les tentes des camps, les tribus en marche dans les sables, les prophètes, «pleins de Dieu», mêlant leurs imprécations aux lamentations des femmes et aux clameurs sauvages des guerriers, mais, loin de la diminuer par l'abus du détail pittoresque, il a su garder à cette époque sa physionomie totale. Israël vit devant nous, dans la barbarie des rythmes et des thèmes qui s'entrechoquent, dans la candeur primitive de ses mélopées pastorales.

Et cependant, ces assauts répétés, ces heurts, n'ont rien que de très musical. La musique, art essentiellement mobile existe en toute chose et à son origine par son âme, le rythme. Nous pouvons entendre simultanément, sans crier à la cacophonie, des chants d'oiseaux, le vent dans les arbres, une source, un lointain hallali et une aubade villageoise, lorsque le cadre s'y prête. Le *Roi David* est une œuvre de *plein air*, qui dépasse les murs d'une salle de concert... Ces sonneries de cuivres, ces marches de guerriers alourdis par leurs armes, ces complaintes des femmes au lendemain de la défaite, ces danses sacrées, ces hymnes, ces cantiques et ces *Halleluia* doivent trouver leurs échos dans les montagnes qui barrent l'horizon. L'œuvre qui met en scène un sujet comme le *Roi David* et qu'amoindrirait le contact de la nature serait faible. A l'origine, les grandes productions étaient faites pour le plein air. L'art musical, se dégageant peu à peu de la chorégraphie et du théâtre, pénètre dans l'église romaine et sert à la liturgie, dans l'*intérieur* des temples. La peur des intempéries fait construire des salles de spectacles, et l'égoïsme de quelques-uns fait naître la musique de chambre. Mais, les tragiques grecs n'ont leur véritable sens qu'au théâtre ouvert, où ils parti-

cipent plus étroitement de l'ambiance naturelle, invisible mais existante. Le *Roi David* est, en ce sens, une œuvre antique.

Toute œuvre dont l'esprit et la réalisation réclament cette mise en scène spéciale, ou plus exactement cette adaptation à la nature s'adresse nécessairement à la foule. Le *Psaume* d'Honegger est de celles-ci ; les mêmes raisons qui l'imposent au plein air en font une œuvre populaire. Elle traite, en effet, un sujet que tout le monde a approché et peut comprendre, et le réalise avec des moyens infiniment simples. Dire que le compositeur a réuni dans sa partition les effets faciles qui émeuvent les esprits secondaires où les snobs serait une injure et serait inexact. C'est du reste la formule de ceux qui ne comprennent pas la beauté de cette musique et la taxent de « sacrifice à la mode du jour ». Honegger écrit ce qu'il pense. Mais le compositeur nous transporte dans une autre atmosphère, au milieu des contingences auxquelles nous ne sommes pas accoutumés. Le peuple, dans son œuvre, joue un grand rôle puisqu'il en est la raison. C'est pour le peuple que David a vécu et qu'il est mort, comme le Christ ; et c'est le peuple d'aujourd'hui qui doit juger celui d'autrefois, avec les qualités de logique et de bon sens qui lui sont propres, à travers une œuvre forte de ce bon sens et de cette logique.

Le public de Marseille n'a pas été inférieur à celui de Lausanne, de Paris, du Havre, de Lyon ou de Strasbourg. Il a fait au *Roi David* l'accueil qui lui était dû, et il a vibré d'un rare enthousiasme.

Ernest MARION.

---

## LES CHANTEURS DE SAINT-GERVAIS A LA CATHEDRALE

Grande et belle assistance à la Cathédrale, pour cette unique audition des Chanteurs de Saint-Gervais, avec le concours de la Chorale du Grand et du Petit Séminaires.

Ce célèbre groupement ne nous a point déçus. Son exécution fut très consciencieuse, remarquable par son extrême souci des nuances, que le défectueux acoustique de la Cathédrale ne nous permit pas d'apprécier exactement. Les Chœurs Dames sont parfaits ; les Chœurs Hommes leur paraissent inférieurs et comme musicalité, et aussi par leur mauvaise émission de certains sons ouverts, tels que *ei*, et *a*, ce qui donne à l'exécution un caractère parfois trivial.

Le programme comprenait des œuvres de Palestrina, Vittoria, Soriano, Josquin des Près. Ces chefs-d'œuvre des polyphonies grégorienne et palestrinienne sont l'expression la plus haute du sentiment rligieux. Le moyen-âge mystique, avec sa piété naïve, ses illuminations, ses enthousiasmes qui suscitèrent des croisades, sa communion spirituelle de tous les instants avec son Dieu et ses saints, est tout entier dans ces pages sublimes, qu'un Bach et un César Franck purent seuls égaler.

Notons, pour terminer, la très intéressante exécution que donna la Chorale des Séminaires. Et souhaitons qu'il nous soit plus souvent donné dentendre dans nos églises, où triomphe généralement une musique sans élévation ni caractère, la suave effusion de l'âme palestrinienne.

Lucien LÉVY.

---

## LOHENGRIN A L'OPERA MUNICIPAL

Ces deux représentations de « Lohengrin », avec le merveilleux artiste qu'est Ansseau, méritent mieux que de l'attention. Il est difficile de souhaiter, pour le chef-d'œuvre wagnérien, une mise en scène plus consciencieuse, une interprétation plus soignée. A part quelques défaillances ,d'ailleurs à peu près inévitables, dans la partie chorale, nous n'avons qu'à louer. L'orchestre fut excellent, comme toujours, sous la baguette de M. Rey, et il est presque à déplorer qu'un ensemble aussi remarquable soit si peu souvent mis au service de la musique, j'entends de la vraie. Quant à Lohengrin, je ne crois pas que l'on puisse réaliser plus heureusement en province une œuvre de pareille envergure.

L'Opéra nous a donné, en outre, une création de « la Mauviette », de notre concitoyen Paul Gautier, œuvre que notre collaborateur E. Marion signala lors de sa création au Havre. Il nous promet, pour les premiers jours d'avril, deux séances consacrées aux Ballets Russes, avec, au programme, du Borodine, du Rimsky Korsakow, du Schumann. Il y a là de quoi nous consoler des inévitables « Tosca », et autres ingrédients « éjusdem farinae », qui font la jubilation des béotiens de la musique.

G. M.

# La Peinture

*L'Araignée*, présentée par Pierre Mac Orlan d'une manière qui tend à rendre encore plus enigmatique ce bizarre patronyme, vient de faire à la Maison Boka une manifestation qui a rapidement tourné au triomphe.

Réussissant ce tour de force remarquable d'intéresser à la fois le public et les artistes les membres de ce Club et leurs invités ont réuni les suffrages unanimes et sont parvenus à prouver une fois de plus que l'Art, le grand Art, avec trois majuscules, ne devait pas, nécessairement, ennuyer ceux auxquels il s'adresse. Pourtant, je voudrais, ici faire une réserve afin de dissiper un malentendu que j'ai cru discerner, soit en écoutant des réflexions de visiteurs, soit même, en m'entretenant de cette exposition avec des artistes. L'Araignée n'est pas, à mon sens une exposition d'Humoristes. Certes, la part y est belle de ceux qui n'ont eu d'autre but que de faire rire mais, nulle part, sur aucune affiche, sur aucun catalogue je n'ai pu lire que c'était une manifestation humoristique. Cependant, certains s'y étaient rendus avec la conviction qu'il fallait rire pour être à la page ; certaines œuvres les ont surpris. Il est bien difficile d'échapper à cette manie de classifier, de cataloguer à outrance, manie qui semble de plus en plus être la marque de notre époque et ça n'est pas le moindre résultat obtenu par l'Araignée que d'avoir montré qu'un caricaturiste peut être un très grand artiste voire même qu'il n'est possible de l'être vraiment qu'à cette condition.

Certes, le triomphateur de l'exposition est incontestablement *Gus Bofa*. On peut traduire ce sentiment général sans crainte, je crois, de blesser les autres exposants, car eux-mêmes semblent le juger ainsi. En voilà un qui nous montre qu'il n'y a pas de classification possible. Depuis les splendides drôleries de « la guerre de Cent ans », jusqu'à la belle aquarelle de « l'Adultère Estival » que de sentiments différents servis par un métier admirable. Ne comptez pas que je décrive, enthousiaste là quelque cinquantaine de dessins exposés. Je n'en suis pas capable et puis, il vaut mieux les aller voir, mais je veux dire mon admiration pour

l'auteur de « Cauchemar antique », du « Démon de six heures », de « En Avant » et du « Pape » qui compte parmi les illustrations du Faust de Marlowe. Il est un peu ridicule de dire que Gus Bofa est un grand artiste. Tant pis, je brave le ridicule.

Notre ami *Carlo Rim* ne m'en voudra pas si j'écris dans les Cahiers du Sud qu'il est parmi les premiers dans cette belle manifestation. Allons, voilà que, moi aussi, je me laisse prendre à cataloguer, comme s'il y avait à l'Araignée un premier et un dernier. A part ses synthèses cinégraphiques, la plupart des dessins que Rim expose sont déjà connus de nos lecteurs ayant été admirés dans son bel album « des clowns, des curés, des soldats », je n'y reviendrai donc pas mais les synthèses sont nouvelles et son absolument étonnantes . Sur une seule planche, des dessins s'enchevêtrant, se superposant, se complétant, tentent, et parviennent, à donner l'idéal particulier en matière de cinéma à chacune des nations visées. Le cinéma allemand bien réussi était le plus facile à réaliser je crois ; moins, mais encore facile, était le cinéma italien, fort drôlement perçu par Rim ; je suppose que les plus difficiles à réussir furent les synthèses suédoises et françaises à cause de la part trop considérable de pensées, d'idées qu'elles renferment et qui cèdent souvent le pas, qui dominent toujours la représentation matérielle. Pour en tirer le parti que Rim a su en tirer, il ne suffisait pas d'être un parfait dessinateur, il fallait être aussi un poète, un de ceux qui discernent le sens caché des choses. Ce qu'a fait Carlo Rim n'est pas à la portée de tout le monde. Je ne le féliciterai pas de sa synthèse américaine, là les choses n'ont pas beaucoup de sens à cacher, ni même à montrer et la besogne n'était que documentaire. Pourquoi les quelques mannequins qui nous accueillent à l'entrée ne portent-ils pas de signature autre que celle que l'on devine ? Est-ce que Carlo Rim ajouterait à ses qualités une excessive modestie ? C'est dommage, car le public doit savoir qu'ils sont son œuvre, ces Gus Bofa, Sem, P. M. Orlan, Gassier et Rim qui vous accueillent, qui vous cueillent dès la sortie de l'indispensable ascenseur.

J'ai infiniment aimé (La Pharmacie et la Triperie) de *Lucien Boucher* faits avec un sens d'observation remarquable, de l'humour en diable et une science curieuse de la couleur. *Dignimont* m'a plu beaucoup, surtout le Dessin 48, une fille couchée sur un sopha, mais pourquoi ce parti-pris de ne peindre que des filles et des souteneurs, tendance que l'on trouverait un peu trop parmi les peintres de l'Araignée. Je croyais que ça n'était plus la mode

depuis quelques années ? *Pierre Falké* est un des maîtres de la décoration actuelle. Il nous le prouve avec son « carnaval » que l'on aimerait à voir réaliser sur scène, décor et pantomime. « La mariée normande », les « Amoureux », « Le rendez-vous », pourraient eux aussi être des synthèses littéraires de Lucie Delarue-Madrus. Mais les véritables synthèses littéraires c'est *Chas Laborde* qui nous les offre avec ses illustrations. Voyez l'Ingénue libertine, voyez Claudine en ménage, voyez Bubu de Montparnasse et dites-moi s'il n'y a pas là une curieuse faculté d'adaption, un véritable mimétisme qui permet à Chas Laborde de devenir un prolongement de l'auteur qu'il interprète. Je n'ai jamais remarqué chez aucun illustrateur faculté aussi complète de pénétrer la pensée du littérateur et de faire aussi parfaitement abstraction de sa personnalité propre. C'est presque inquiétant, tandis que j'en suis aux illustrations, je signalerai également *Daragnès* et *Pierre Falké*. Nous sommes à une période des plus intéressantes au point de vue de l'illustration et même de l'édition. Il est même assez curieux de remarquer que le goût du beau livre se développe en même temps que son prix s'accroît. N'est-il pas vrai que la vie chère va faire de chacun de nous un gourmet averti. Je ne parlerai pas des « Editions Fortunio », vous devinez pourquoi. Un de ceux devant lequel le public marseillais s'arrête longuement *S' Tick*, nous montre un superbe tableau, composé d'une façon magistrale « M. le Maire » où chacun reconnaît aisément la bonhomme et souriante figure de M. Flaissières. Un certain nombre de personnalités municipales s'emploient d'une façon que S'Tick juge adéquate à leur esthétique ce qui n'est pas toujours du parfait comique mais qui est, au moins, d'excellent dessin. J'ai préféré des portraits des personnalités du théâtre ou du music hall.

Je n'ai jamais compris *Touchagues*, un dessin terriblement sec, des figures écrasées sur un fond, sans air, sans vie, cela ne me plaît pas. Evidemment, ses planches en couleurs plaisent à la façon d'une image d'Epinal. Ce sont de violentes enlumineuses heureusement dosées au point de vue de la couleur, mais terriblement monotones. En revanche, j'ai goûté *Vertès*, qui est un dessinateur admirable. Ses pointes sèches sont exquises « Candeur », « Dans la montre » sont de telles pièces que je préfère aux « Accacias » dont lemétier lithographique me semble moins se prêter au tempérament de Vertès que la rudesse qui égratigne de la pointe sèche.

Je trouve *Wild* trop proche parent de Rouault, auquel je n'ai jamais rien compris. *Francis Bernard* est amusant dans ses boxeurs d'une anatomie bizarre. Ces énormes torses sur de petites jambes, ces têtes vides d'expression attirent et retiennent mais, excusez, peut-être, un profane du « noble art » il me semblait qu'en matière de boxe le développement des muscles de la cuisse et surtout du mollet était aussi important que celui en thorax. Cela contredirait les..... synthèses anatomiques de Francis Bernard. Petit détail. Le dessin est bon, la couleur est heureuse et l'impression est amusante.

Il faudrait 100 pages pour citer chacun et la place m'est mesurée ; je signalerai encore au passage *Antral* et ses gravures. *Don* avec ses affiches (un excellent Signoret), et « je vais profiter de la pluie pour faire une petite aquarelle »... *André Foy*, *H. P. Gassier* trop connu chez nous pour que l'on puisse dire quelque chose de nouveau à propos de lui. *Goerg-Iser* avec quelques exquises aquarelles d'un romantisme qui s'attarde. *Salazar* rutilant dans un Paul Poiret qui va danser un ballet Russe sans doute et un Régnier tout en œil qui est tordant d'observation. Sem, l'inimitable, fait un portrait de Chaliapine, incomparable. J'aime autant cela qu'un dessin d'Ingres après tout, et, je n'allais pas l'oublier, mais je gardais pour la bonne bouche *Ch. Martin* dont la sensibilité est manifeste et qui serait lui aussi un maître décorateur — témoin « le Phare » et « Feu d'artifice ».

Je ne parlerai pas de la peinture à l'Araignée. Elle ne me semble pas correspondre à la mentalité, à l'Esprit du reste de l'exposition.

La sculpture uniquement représentée par *Chana Orloff* est à l'honneur chez l'Araignée. Le laboureur, La Bretonne amusante sont de splendides bois. J'aime moins la maternité et pas du tout le double portrait dont la matière du reste (ciment) ne me semble pas très heureuse.

Enfin, je voudrais signaler une vitrine de *M. Platon* avec une « fantaisie en 1 tableau et en verre » (*sic*) pour une coiffeuse qui tentera bien des dames et une série d'émaux sur verre qui a tenté tout le monde.

En résumé, je pense contrairement à l'opinion émise par Pierre Mac Orland qu'il y a plus de raisons pour faire partie de l'Araignée que du 721e d'infanterie. Dans ce régiment on est incorporé, dans ce club on est admis et le fait même d'en avoir manifesté le désir est une preuve de goût, d'esprit souvent, de talent toujours.

*
* *

GALERIE DETAILLE. — Trois peintres exposent en commun. Je féliciterai bien vivement Mme Lilie Honnorat pour le courage qu'elle montre à persister dans une voie aujourd'hui à peu près abandonnée. Il faut une audace peu commune pour montrer un aussi grand mépris du qu'en dira-t-on et exposer ces 30 tableaux de fleurs d'une égalité émouvante traités dans une facture périmée et imposés avec une ténacité qui confine au génie. Mme Lillie Honnorat m'a fait rêver. J'ai vu le petit intérieur charmant où dans la pénombre le grand piano droit laqué noir, recouvert de velours rouge brodé à la main par la maîtresse de céans aux temps lointains des fiançailles attend la main légère dont un doigt viendra lui faire chanter « La prière d'une vierge. Il sert de support à de fragiles saxes acquis amoureusement au bazar de l'Hôtel de Ville. Entre les fenêtres éteintes par d'immenses rideaux, dans la partie la moins éclairée de la pièce quelques lueurs dorées annoncent un cadre qui donne son relief à un tableau de fleurs comme aime les peindre Mme Lillie Honnorat. Ah ! ces salons bourgeois, refuge des traditions centenaires qu'ils les connaissent ces anémones, ces narcisses et violettes, ces roses qui se vengent d'être rouges en n'exhalant aucun parfum révolutionnaire — et combien nous sommes reconnaissants à Mme Honnorat de les avoir montrées au grand jour d'une exposition !

*M. Sauvaire* galamment s'efface devant sa consœur. Ses toiles sont tellement discrètes que nous nous en voudrions de les faire sortir de leur modeste rôle. Toutes les violettes ne sont pas sur les tableaux de fleurs. *M. Derbesy* bénéficie du voisinage et ses natures mortes semblent là des œuvres fortes. Nous reverrons seul M. Derbesy.

*
* *

BALERIE OLIVE. — Une jeune *Fran Rouveyre* fait ses débuts et s'affirme avec maîtrise. Un tempérament curieux, un esprit moderne traduit par des procédés assez personnels. Deux petits tableaux de fleurs, des roses un peu acides, études plutôt que tableaux, sont d'une fraîcheur incomparable. Le « repos » est une très belle toile. Le verre brisé, femme en vert, nu, jeunes femmes sur un divan sont des études qui promettent. Je n'ai pas

aimé les natures mortes dans les cadres ovales, elles me paraissent sèches et sans rutilance qui plaît dans ce genre de tableaux. Mais je signale et j'admire profondément les dessins aquarellés dont les femmes au bar, la femme au foulard rose d'une nervosité qui annonce un beau tempérament de dessinateur, et surtout une femme emmitouflée de fourrures noires qui me semble compa-rable aux plus beaux portraits.

Ne quittons pas la Galerie Olive sans admirer un Mathieu Verdilhan qui lui, ne craint pas la hardiesse des couleurs pures mais s'en sert avec tant de délicatesse que son œuvre semble d'une unité parfaite.

Goûtons aussi les céramiques de *Veillard*. Assiettes, vases aux formes classiques, ou modernes comme cette splendide pièce où la danse des laveuses déploie sur un fond délicat sa farandole de légende bretonne.



MAISON DES ARTS. — A une grande image de *Verdillhan*, d'un métier très bien adapté au sujet a succédé une immense toile de *Durand Rozé*. Le peintre, abandonnant les motifs qui l'a-vaient jusqu'ici tenté, peint un vaste paysage de désolation où les gris subtils créent une vraie lumière provençale. Exception faite pour le ciel que je trouve un peu mièvre, j'aime beaucoup ce ta-bleau. Un fond délicat, de jolies lignes harmonieuses et douces de la plus pure veine classique, un premier plan de pierres chao-tiques, sans effets faciles, écrasant de leur formidable masse deux petites cabanes bien « dans l'air ». Il y a beaucoup de difficultés vaincues dans ce tableau et nous avons là une double occasion d'admirer l'œuvre en elle-même et la science du peintre qui l'a pu mener à bien.



EXPOSITION DE LA PALETTE PROVENÇALE. — Tous les humoristes ne sont pas chez Boka.



GALERIE D'ART MODERNE. — Festival *Audibert-Frégier:* Deux tendances bien différentes mais deux peintres dégal intérêt.

Frégier, outre un tableau de fleurs où il excelle par la délicatesse de son tempérament, expose 7 à 8 portraits parmi lesquels il y a bien 5 ou 6 chefs-d'œuvre. Je compte son « homme à la pipe » parmi les beaux portraits qui existent. Très agréable de couleurs son « homme qui bâille » auquel on fera le reproche d'ouvrir largement la bouche plutôt que de bâiller vraiment — au fait, comment pourrait-il bâiller au milieu d'une si intéressante exposition ? Deux très bons portraits de femme, une splendide fillette aux yeux largement ingénus et une excellente effigie du poète Danguy, d'une ressemblance impeccable. Quelques études dont une tête de bébé qui serait ce que j'aime le moins dans ce panneau.

Audibert peint plutôt des paysages exception faite pour un robuste pêcheur solidement assis, bien appuyé sur ses cuisses par ses mains impressionnantes et vivant au milieu d'un réel paysage maritime. C'et une belle page de vigueur et de vérité. Une très belle aquarelle comme Audibert sait les traiter. De bons tableaux, toujours très heureusement composés parmi lesquels une vigne à l'automne et un port de Cassis me paraissent être les meilleurs. L'évident souci d'Audibert est la composition de ses toiles et toujours il parvient à ses tableaux qui se balancent fort justement mais ce souci l'entraîne quelquefois jusqu'à négliger l'air et la couleur. Je ne suis pas toujours ce peintre jusqu'au bout de ses conceptions, en particulier pour la scène des vieux quartiers de Marseille qu'il expose avec son personnage de premier plan qui enlève l'intérêt au reste du tableau sans en conserver assez pour lui-même. M Audibert est un consciencieux et un chercheur, si tout ce qu'il fait ne nous séduit pas il faut cependant accorder qu'il a bien du talent et on peut lui faire confiance.

Dans la même salle des masques habiles de Camille Bernard, masques en laque, d'idée japonaise et de conception moderne. Tentative fort curieuse et très séduisante.

*
* *

PIERRE MARSEILLE EXPOSE A LA MAISON DES ARTS. — Les défenseurs du canal de la Douane s'arrêteront avec plaisir devant la vitrine. Ils y trouveront un argument de plus en faveur de sa conservation. Marseille en a parfaitement saisi la physionomie particulière et en a exalté très heureusement la lumière.

Malheureusement au point de vue strictemnt pictural ctte lumière trop abondamment répartie submerge le sujet et détruit trop les premiers plans. Je préfère le dessin dans ce tableau, plus nerveux, plus solide. Deux excellentes aquarelles dans lesquelles l'influence d'Audibert me semble manifeste. Une très jolie étude « L'orage au Ventoux » est, je crois, la direction vers laquelle Marseille se dirige. Elle me paraît plus marquée d'originalité que les paysages exposés qui se ressentent encore d'influences anciennes dont l'artiste, du reste, tend à se dégager. Sa personnalité se montre surtout dans les natures mortes d'un modernisme discret et heureux. Pierre Marseille est un peintre qui promet, il tient déjà du reste.

HERREM.



# Théâtres

## AU GYMNASE

M. Labruyère a tenu la promesse. Le cycle se poursuit avec éclat — et ajoutons-le avec succès . Je veux bien que certaines représentations n'aient pas rendu en proportion de ce qu'elles coûtent mais dans l'ensemble, le directeur du Gymnase a lieu d'être satisfait. Et les *Cahiers du Sud* le sont aussi.

Il fallait, après les représentation lacrymales de Cora Laparcerie un intermède. M. Labruyère nous l'a donné en Marcel Levesque. Evidemment ce n'était qu'un intermède, mais tout-à-fait charmant. Nous ne ferons pas à Marcel Levesque le moindre grief de ses fantaisies ambulatoires ou de sa facilité jocrisse, il fait rire, franchement, à dentier découvert et disons-lui merci. Quand un artiste est infatué de son genre au point de se surclasser et de se prendre pour un Monnet Sully il convient de lui ôter son pétase et sa srinière héroïque et de lui montrer sa tonsure — je ne dis pas cela pour M. Marcel Levesque dont la calvitie est précisément un moyen comique, au contraire, il se juge et connaît sa valeur, il veut nous dérider, il y parvient au-delà de nos souhaits — absolvons le mannequin articulé et complimentons l'artiste funambule.

Alors Robinne vint... et Alexandre avec — et la scène naturellement changea. La belle série a recommencé avec un répertoire qu'il ne faut pas critiquer. D'abord parce que les célèbres pensionnaires du Français y excellent, ensuite parce qu'on ne fait pas mieux ailleurs, le théâtre étant voué à Paris comme ici aux sept vaches maigres qui épouvantaient le chaste Joseph.

*Francillon* c'est du bon Dumas, on peut ne pas aimer ça, on est obligé de l'accepter comme l'illustration d'un genre qui fit le délice de nos pères. *Amoureuse,* pièce classée est un chef-d'œuvre. On revoit toujours volontiers un chef-d'œuvre. Quant à la pièce de Géraldy : *Si je voulais,* c'est une chose délicieuse, pleine d'enjoue-

ment, de finesse, de quotidienne observation, de psychologie usuelle, bref une perle rare parmi tant de cabochons que les vedettes essayent de monter en collier.

Enfin, Alexandre et Robinne s'y font applaudir sans réserve. La dernière de ces pièces, toute nouvelle, fut jouée avec un naturel et une compréhension des rôles qui ne sont pas choses si fréquentes aujourd'hui. Et puis ce sont de beaux acteurs — généreux aussi, qui se donnent sans compter et méritent la sympathie autant que l'admiration. Un bon point à M. Labruyère.

Car il faut tout de même, devant l'indifférence reconnue du public marseillais pour la comédie convenir que ce directeur a raison de susciter un intérêt en dehors de la pièce elle-même par l'interprétation, par la venue de la vedette. Notre enquête d'il y a deux ans, notre tentative de théâtre, l'incompréhension où se heurte par exemple un de Vergennes à Marseille avec son *Pigeonnier* nous ont édifiés, hélas, sur la capacité du public d'ici à s'émouvoir de véritable ardeur pour le théâtre de comédie — il faut donc tricher avec lui. C'est ce que fait M. Labruyère avec ses tournées. Nous inclinons à penser qu'une troupe sédentaire complète à laquelle on confierait des chefs-d'œuvre, nouveaux ou anciens, en serait bientôt réduite aux salaires congrus entraînant dans sa famine la débâcle du directeur. C'est une opinion que j'entends se confirmer et qu'il faut bien accréditer après un peu d'expérience. On a peut-être suggéré à M. Labruyère un moyen de précipiter les Marseillais indifférents à sa caisse en diminuant un peu le prix des places, son public étant de faible pécune... Mais tout porte à croire que ce directeur, un vétéran du théâtre à de la psychologie de sa clientèle une connaissance parfaite puisqu'il préfère s'en tenir à une sage publicité. Il sait, à n'en pas douter qu'il suffit d'élever exceptionnellement le prix du fauteuil pour qu'un artiste de passage fasse aussitôt salle comble. Et les spectacles les plus chers, les cinémas aux tarifs effrontés ne grouillent-ils pas comme des fourmilières ?

La faiblesse de toute logique est de fermer les yeux sur la vanité et la bêtise humaines.

J. B.

# Echos

— Nous sommes particulièrement heureux de féliciter notre ami, M. J. Recolin, administrateur du *Petit Provençal*, de sa rosette de la Légion d'honneur. C'est une distinction qui s'attache au plus courtois des hommes, au plus intègre des administrateurs, et nous pouvons dire au meilleur des amis.

*
* *

— Notre collaborateur Maurice Bourdet va publier prochainement un roman : *Pendant qu'une femme dansait.* (*Impertinence*), auquel de brillantes qualités de style et d'analyse vaudront un splendide accueil.

*
* *

*MUSIS ET AMICIS.* — Trois pièces pour le piano, de Ben Zamininoff. (Chez M. Huc. — Neuilly).

Ces trois pièces comprennent : Ronde française Louis XV, Ronde française moderne, Dialogue rustique. Elles se distinguent par la simplicité élégante de la phrase, sa grâce un peu nonchalante, son coloris toujours attrayant. M Ben Zamininoff est un jeune, qui montre d'excellentes qualités, qu'il affirmera par le travail et la pratique des œuvres modernes.

# *Lettre de Nice*

Par un matin clair et frais, on a porté Louis Feuillade au cimetière.

Peu de jours avant, il travaillait encore, dans le Studio de Gaumont, à son dernier ciné-roman *le Stigmate*, que Paris représente en ce moment. Une crise d'appendicite le coucha sur une table de clinique. L'opération réussit, mais le cœur n'était pas très solide, et le malade fut emporté en quelques heures.

Parmi ceux qui suivirent le corbillard de Feuillade, on remarquait ses acteurs préférés qui furent les personnages de ses films. Ils montraient tous une douleur sincère. Les larmes que versèrent de beaux yeux n'étaient point de glycérine. C'est que Feuillade était un brave homme et un « patron » cordial. Il nous souvient de l'avoir vu avec sa troupe dans la salle du fond de chez Pascal, jadis, du temps qu'il tournait des histoires patriotiques à Marseille. Autour des tables : Musidora, Jeanne-Marie-Laurent, Levesque, Navarre, Leubas, Cresté.

Feuillade engoncé dans son gros pardessus, lorgnon sur le nez, écoutait bonnement jacasser ses pensionnaires. On se racontait les péripéties drôles de la journée, on riait, et puis, à dix heures, on rentrait se coucher, car il fallait repartir le lendemain de bonne heure pour tourner. Il avait toujours ses grandes poches pleines de journaux et de bouquins ; c'était un infatigable lecteur qui lisait de tout, pour se tenir au courant. On le disait très fin, intelligent et érudit. On disait même qu'il aurait pu faire, s'il l'avait voulu, du film «artiste », mais que sa prudence le maintenait dans une production honnêtement commerciale. Ce qu'il y a de sûr, c'est que longtemps la Maison Gaumont pu grâce à ces feuilletons s'offrir le luxe d'un L'Herbier, qui ne lui rapportait rien.

Technicien impeccable, Louis Feuillade aura eu le mérite de donner au film français des passeports pour l'étranger. Il aura eu aussi celui de composer lui-même les scénarii qu'il mettait en scène et d'émouvoir bien des âmes.

Son nom fait partie de l'histoire du cinéma, comme celui de

Donizetti fait partie de l'histoire de la musique. Et si Nice n'était pas ingrate, elle donnerait son nom à l'une de ses rues, une rue tranquille et un peu champêtre, du côté de Saint-Augustin.

*
* *

La saison des conférences littéraires s'est terminée à l'Artistique avec MM. Louis Bertrand et Edouard Estaunié, l'un académicien de fraîche date, l'autre qui ne tardera pas de l'être.

Il faut reconnaître que M. Louis Bertrand « gagne » dignement son académie. Pour faire oublier les galopinades un peu cyniques de Pépète-le-bien-Aimé, il entasse, volumes sur volumes, les ouvrages bien pensants. Après Saint-Augustin, l'histoire de France ; après l'exégète, le mémorialiste, car c'est davantage des mémoires que de l'histoire que relève le Louis XIV de M. Bertrand.

Après avoir quelque peu malmené les historiens malveillants, M. Bertrand s'est attaché à décrire la journée du 16 Novembre 1700, jour où le duc d'Anjou, petit-fils du Roi-Soleil, fut proclamé héritier de la monarchie espagnole, et qui fut un jour pareil à tous les autres. Pour nous, nous en avons surtout retenu que le roi de France, dès le réveil, avalait un grand verre d'eau de fontaine, ce qui est une habitude très ancienne et un remède de bonne femme. Et rien ne nous interdit de penser que si Louis XIV vécut soixante-dix-sept ans en dépit des chirurgiens et des sept potages qu'il absorbait chaque jour, c'est à ce verre d'eau qu'il le dût.

*
* *

Au théâtre Victor Hugo (le plus intéressant des théâtres niçois parce qu'il n'y a point de roulette et qu'on y fait de l'art) représentations du *Coq d'Or* russe. Public ordinaire de ces sortes de représentations, c'est-à-dire public un peu extraordinaire : quelques Anglais, quelques Espagnols, des Russes et même des Français.

Beaucoup de succès.

Les acteurs russes, jouent avec une magnifique ardeur, une conviction qui gagne le public. Nous en avons vu deux, un homme et une femme, chanter et mimer avec une telle flamme,

un tel accent le *Crucifix* de Faure, que cette vieille rengaine en était renouvelée et que le décor, une mauvaise toile peinte et un crucifix sommaire et branlant, en devenaient pathétique.

*
* *

Isadora Duncan est à Nice. Elle a loué à la Californie un Studio pour y faire quelque chose ; elle ne sait encore quoi elle-même, mais elles y fera certainement quelque chose d'intéressant. Cette dompteuse de rythme, cette capteuse de beauté ne peut rien faire d'indifférent ni de banal.

Elle s'est rencontrée avec Georgette Leblanc. Ces deux femmes étonnantes ont échangé des souvenirs. Georgette Leblanc, qui a chanté au théâtre Victor-Hugo avec tant d'expression sur le visage, a expliqué à table pourquoi elle apparut avec un masque si figé dans l'*Inhumaine*, le film de Marcel L'Herbier. C'est Jacques Catelain qui la voulut maquiller. Il exagéra. La pauvre femme était tellement plâtrée qu'elle ne pouvait qu'entr'ouvrir la bouche et rouler les yeux. A la fin du film elle se décongela en s'enlevant tout ce blanc gras. Mais les autres scènes étaient tournées, on ne pouvait plus y revenir.

*
* *

Un nombreux public s'est pressé dans les salles du palais Baudrand, boulevard Victor-Hugo, où s'abrite cette année l'exposition de la Société des Beaux-Arts de Nice.

L'ensemble de ce 31e Salon a été bon. On n'y a pas vu ces déplorables ânonnements picturaux que la complaisance du jury avait admis les années précédentes. On admira tout particulièrement les œuvres formant l'important envoi de M. Maurice Denis, qui à lui seul constitua un gros élément de succès.

REYNOLD.

*Le Gérant* : C. SARNETTE.

*Imprimé par* MISTRAL *à Cavaillon*

IMPRIMÉ
PAR
MISTRAL
A
CAVAILLON